

« Analyse conceptuelle et signification - en quel(s) sens peut-on parler d'analyse conceptuelle ? »

L'idée selon laquelle la philosophie serait affaire d'analyse conceptuelle a une longue histoire. L'objet de cet article n'est pas d'en faire l'histoire, mais d'interroger la possibilité d'une analyse conceptuelle permise par la compréhension de la signification (ou du moins d'un aspect de la signification). Si cette idée est, semble-t-il, liée à un programme philosophique défendant l'idée d'une « vérité en vertu de la signification », le débat entre externalisme et bi-dimensionnalisme a ravivé cet intérêt pour l'idée d'une saisie *a priori* des significations qui permettrait d'accéder à certaines vérités conceptuelles. Il s'agira alors d'examiner ce débat pour, *in fine*, montrer que, s'agissant de la question de l'analyse conceptuelle, ces deux positions partagent le même présupposé, à savoir le fait qu'une analyse conceptuelle doit se comprendre relativement à un accès *a priori* aux significations. Nous tenterons alors d'esquisser une acception de l'analyse conceptuelle, qui permette d'envisager de nouveau sa possibilité.

I. Analyse conceptuelle et vérité en vertu de la signification

« Les chats sont des animaux », « Phosphorus est l'étoile du matin », « tous les célibataires sont non-mariés » sont autant d'énoncés qui ont pu être considérés comme « analytiques » au sens de « vrais en vertu de leur signification ». De ce fait, leur statut pourrait être mis au jour par la seule analyse des concepts en jeu. Pour autant, la liaison entre les notions d'analyse conceptuelle et de vérité en vertu de la signification ne va pas de soi, puisqu'elle présuppose un lien entre concept et signification qu'il faut éclairer.

Gillian Russell, dans son ouvrage *Truth in Virtue of Meaning*¹ propose l'analyse suivante. Si ces énoncés ont pu être tenus pour vrais en vertu de leur signification, cela repose sur une confusion, un « mythe du langage » révélé et mis à mal par les travaux de sémantique externaliste. Ce « mythe » affirme la possibilité de saisir *a priori*, pour un locuteur compétent, une signification donnant un contenu conceptuel. De ce fait, la mise au jour de telles vérités relève également de l'analyse conceptuelle. Plus précisément, le mythe du langage est décrit comme supposant une conception de la signification où trois rôles désormais distincts sont confondus.

« Les expressions (à la fois les phrases et les expressions substantielles comme les mots) ont des significations, et les significations jouent trois rôles. Premièrement, les significations sont ce que les locuteurs savent quand ils comprennent les expressions, puisque comprendre une expression est simplement savoir ce qu'elle signifie [...]. Deuxièmement, la signification d'une phrase est ce qu'elle dit, et quand une expression plus petite est utilisée dans une phrase, la signification du mot contribue à la signification de la phrase entière, elle est en partie responsable de ce que la phrase dit. [...] Pour finir, la signification d'un mot détermine à quels objets du monde le mot s'applique² »

Cette identification permet alors d'assurer la liaison entre nécessité, *a priori* et analyticité. Parce qu'un locuteur sait ce qu'être célibataire signifie, il sait immédiatement qu'être

¹ G. Russell, *Truth in Virtue of Meaning*, Oxford, Oxford University Press, 2008.

² *Op. Cit.*, p. 43-44.

célibataire, c'est être non-marié. Dès lors, la phrase « tous les célibataires sont non-mariés » exprime une vérité. Or, cette vérité est connue grâce à la simple connaissance de la signification des termes, elle est donc *a priori*. Elle est également nécessaire, puisque, dans tout monde possible, si « célibataire » s'applique à un objet, « non-marié » s'applique à celui-ci³. De plus, comme cette vérité est déterminée par la signification des termes, elle est analytique.

Ces analyses peuvent être rapportées à celles de Kripke⁴ dans *La logique des noms propres*. Dans la première conférence, ce dernier examine ce qu'il nomme la conception descriptiviste de la signification. Celle-ci considère les noms propres comme des descriptions définies, c'est-à-dire comme une description de la forme « le x tel que Φx ». Ainsi, on considérera que « Phosphorus » signifie « l'étoile la plus brillante dans le ciel le matin », tandis qu'« Hesperus » signifie « l'étoile la plus brillante dans le ciel le soir ». Autrement dit, la signification d'un nom, dans cette perspective, est donnée par une description, celle-ci étant accessible à tout locuteur compétent, qui détermine dans un deuxième temps l'extension de ce nom. Ainsi, l'extension d'« Hesperus » s'avère être l'objet satisfaisant cette description. On comprend alors le lien qu'il peut y avoir avec l'analyse conceptuelle. Ici, la signification d'un nom est comprise comme une intension, ou un contenu saisissable, par tout locuteur compétent, qui détermine ensuite l'extension. On identifie donc la description (l'intension) au contenu conceptuel. Cela peut s'expliquer également par le statut *a priori* de cette description : celle-ci est accessible à tout locuteur compétent sur la base de sa seule compétence linguistique. Il n'y a pas besoin d'aller voir ce qu'il en est dans le monde pour savoir qu'Hesperus est l'étoile du soir, puisque qu'elle est « par définition ». Alors qu'une enquête empirique est nécessaire pour découvrir qu'Hesperus et Phosphorus sont une seule et même planète, seule ma compétence linguistique me permet de savoir qu'Hesperus est l'étoile du soir et que Phosphorus est l'étoile du matin. Par ailleurs, puisque cela relève de la signification des termes, cela ne peut pas être invalidé par l'expérience. Autrement dit, je ne peux pas découvrir qu'Hesperus n'est pas l'étoile du soir, puisque c'est ce qu'elle est, par définition. En ce sens, l'énoncé « Hesperus est l'étoile du soir » est toujours vrai. Bien plus, il est vrai en vertu de sa signification.

C'est en ces termes que l'on peut comprendre l'idée selon laquelle on peut lier signification et concept, ainsi que vérité en vertu de la signification et analyse conceptuelle. Or, si l'analyse conceptuelle est liée à une compréhension *a priori* de la signification des termes, comprise comme une description, celle-ci a été mise à mal par les travaux en sémantique externaliste.

II. Analyse conceptuelle et externalisme sémantique

³ « La vérité exprimée par la phrase sera aussi nécessaire. Supposons qu'il y ait un monde possible où l'énoncé d'identité est faux, cela signifie que les significations des expressions ont déterminé des référents *différents* - donc les expressions ne sont pas synonymes, contrairement à l'hypothèse. » G. Russell, *Truth in Virtue of Meaning*, p. 45.

⁴ Kripke, *La logique des noms propres*, Paris, Les éditions de minuit, 1982.

Le reconstruction⁵ que nous avons esquissée est une conception internaliste de la signification. Dans cette perspective, la signification d'un nom (propre ou d'espèce) est donnée par une description (ou un faisceau de descriptions) et l'extension est ensuite déterminée relativement à l'objet ou aux objets satisfaisant cette description (ou satisfaisant un ensemble suffisant de descriptions appartenant au faisceau⁶). C'est contre cette perspective que se développe l'externalisme sémantique, pour lequel la signification d'un terme est avant tout déterminée par « l'environnement ».

A ce titre, les analyses proposées par Putnam permettent de comprendre en quoi l'idée selon laquelle la signification nous est donnée par une description ou une faisceau de descriptions accessible à tout locuteur compétent pose problème.

a. La critique du descriptivisme

Ainsi, il est utile d'examiner l'analyse proposée par Putnam, dans « Is Semantic Possible⁷ », des termes d'espèces et en particulier du terme « citron ». Dans cet article, Putnam cherche à montrer que la conception traditionnelle, selon laquelle la signification d'un terme d'espèce est donnée par une conjonction de propriétés spécifiées, est inadéquate.

Peut-on considérer que la signification de « citron » est donnée par une conjonction de propriétés que l'on spécifie et que, pour toute propriété spécifiée P, les phrases telles que « les citrons ont la propriété P » sont analytiques⁸ ? Un dilemme apparaît : soit cette caractérisation est triviale, soit elle est fausse. Elle est triviale si on considère qu'il est possible de spécifier des propriétés *ad hoc* et inanalysables telles que « la propriété d'être un citron » comme conditions nécessaires et suffisantes pour être un citron. Toutefois, ce n'est pas à ce genre de propriétés que l'on pense lorsqu'on soutient qu'affirmer d'une chose qu'elle appartient à une espèce, c'est lui attribuer une conjonction de propriétés. Cependant, si on cherche à déterminer un ensemble de propriétés qui ne soient pas *ad hoc*, on ne parvient pas à trouver une définition qui conjoigne un ensemble de caractéristiques nécessaires et suffisantes. C'est ce que permet de montrer l'analyse du terme d'espèce « citron ».

Soit l'hypothèse selon laquelle les caractéristiques définissant le citron sont la couleur jaune, le goût acide, un certain type de peau, etc. Un premier problème apparaît : il existe des membres anormaux. Par exemple, certains citrons ne deviennent jamais jaunes. Pourtant, de tels individus sont des citrons. Autrement dit, le premier problème est l'impossibilité de

⁵ Nous utilisons le terme « reconstruction » à escient. Même si cela correspond en substance à la description donnée par Kripke, il n'est pas évident que cette reconstruction corresponde à une position historiquement adoptée. Notamment, s'agissant de la notion de « vérité en vertu de la signification », il est inexact de considérer que les défenseurs historiques de l'analyticité, comme Carnap aient soutenu une telle idée, puisque, justement, dans cette perspective, un énoncé analytique n'est pas vrai. Ceci étant, puisque notre objet ici est d'examiner l'idée d'analyse conceptuelle telle qu'elle se présente dans la critique externaliste et dans la défense bi-dimensionnaliste, et que celle-ci est liée à cette compréhension de la vérité en vertu de la signification et de l'analyse conceptuelle, nous l'exposons ainsi en ces termes.

⁶ Pour une analyse et une critique de l'idée de signification comme faisceau de descriptions, voir Kripke, *La logique des noms propres*, pp. 51-53.

⁷ Putnam, « Is Semantic Possible », in Putnam, *Philosophical Papers : Volume 2, Mind, Language and Reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979.

⁸ Putnam envisage l'idée de la possibilité de spécifier un ensemble de propriétés. C'est une sorte de conventionnalisme qui est ici visé. Toutefois, ces arguments pourront être étendus à une conception « platoniste » de la signification, selon laquelle nous aurions accès *a priori* à ces propriétés déterminant la signification d'un terme d'espèce.

penser l'anormalité parmi les membres d'une espèce. De tels membres sont alors considérés non pas comme des membres anormaux, mais comme n'appartenant pas à l'espèce. La difficulté peut-elle être évitée en introduisant la définition suivante :

« X est un *citron* =_{df} X appartient à une espèce naturelle dont les membres normaux ont la peau jaune, un goût acide, etc.⁹ » ?

Cette compréhension des termes d'espèce oblitère le fait que les termes d'espèce ne peuvent pas être considérés indépendamment d'une théorie scientifique. Ce sont les théories scientifiques qui permettent de rendre intelligibles les caractéristiques associées aux membres normaux :

« Il est aussi important de relever le point suivant : si la définition ci-dessus est correcte, alors la connaissance des propriétés possédées par une chose (dans n'importe quel sens naturel et non 'ad hoc' de propriété) ne suffit pas à déterminer, d'une manière mécanique ou algorithmique, si une chose est ou non un citron (...). Car, même si j'ai une description dans, disons, le langage des particules physiques de ce qui s'avère être en fait des propriétés chromosomiques d'un fruit, je pourrais ne pas être capable de dire que c'est un citron parce que je n'aurais pas développé la théorie selon laquelle (1) ces caractéristiques physico-chimiques sont les caractéristiques structurelles chromosomiques (...) et (2) je pourrais ne pas avoir découvert que la structure chromosomique est la propriété *essentielle* des citrons. La signification ne détermine pas l'extension, au sens où étant donné une signification et une liste de 'propriétés' d'une chose (...) on peut simplement trancher si une chose est un citron (...). Même étant donnée la signification, si quelque chose est un citron ou non est, ou au moins parfois est, relatif à ce qui est notre meilleur schème conceptuel, notre meilleure théorie, notre meilleur schème pour les 'espèces naturelles' ¹⁰»

Autrement dit, l'argument est le suivant. Ce sont nos meilleures théories qui déterminent quelles sont les propriétés essentielles pour appartenir à une espèce. Par là même, les caractéristiques que l'on fait entrer dans nos définitions ne relèvent pas d'un domaine *a priori* de la signification, mais sont déterminées par nos théories elles-mêmes et prennent sens relativement à celles-ci. S'agissant des citrons, si « avoir telle structure chromosomique » est la propriété essentielle des citrons, cela ne nous est pas donné par la signification du terme, mais bien par une théorie biologique qui permet à la fois de rendre intelligible l'idée de structure chromosomique, mais qui permet aussi de découvrir la structure chromosomique des citrons.

Si on en reste à ce stade de l'argument, Putnam semble défendre une forme de réalisme scientifique selon lequel, la signification des termes d'espèce pourrait être donnée en termes de propriétés essentielles. L'erreur aurait été de croire que ces propriétés pourraient être déterminées de manière *a priori*. Cependant, une difficulté apparaît si l'argument est ainsi compris : une théorie à propos d'une espèce naturelle peut s'avérer fausse. Pour autant, on considère que l'espèce continue d'exister. Seulement, ce qu'on croyait à son propos s'avère être faux. Dès lors, il semble que l'on doive proposer une définition de ce genre :

« X est un citron =_{df} X appartient à une espèce naturelle dont ... (comme précédemment) OU X appartient à une espèce naturelle dont les membres

⁹ Putnam, « Is Semantic Possible », p. 140.

¹⁰ *Op. Cit.*, pp. 141-142.

normaux étaient ... (comme précédemment) OU X appartient à une espèce naturelle dont on croyait auparavant ou dont on croyait à tort que les membres normaux étaient ... (comme précédemment)¹¹. »

Toutefois, au delà du caractère très étrange de cette définition, celle-ci a des conséquences indésirables. Putnam imagine l'expérience de pensée suivante. Imaginons qu'il y a 300 ans, nous ne connaissions pas les citrons mais seulement les oranges. Les citrons étaient alors considérés comme des oranges. Puisqu'ils étaient traités comme des membres normaux de l'espèce des oranges, on devrait considérer que nos citrons sont en fait des oranges.

Putnam propose alors le diagnostic suivant. Il n'est pas possible de donner la signification d'un terme d'espèce par une disjonction de caractéristiques, car il n'est pas possible de capturer le comportement complexe d'un terme d'espèce naturelle par une définition analytique. La tentation de donner une définition analytique provient du fait que, lorsque nous transmettons l'usage d'un terme, nous faisons appel à certains traits stéréotypiques (par exemple, dans le cas du citron, nous évoquons sa couleur jaune, son goût acide, etc.). Mais il ne faut pas confondre ce stéréotype¹² associé au terme et que nous transmettons lorsque nous transmettons l'usage du terme, avec la signification du terme même.

Toutefois, dans une perspective conventionnaliste, il semble possible de répondre à cet argument en arguant du fait que la signification est relative à chaque théorie. Chaque théorie détermine la signification des termes d'espèce naturelle en donnant un ensemble de propriétés « essentielles » pour chacun d'entre eux. Cela permettrait alors de couper court à l'objection précédente. Nous n'aurions pas à considérer les citrons comme des oranges, puisqu'on aurait affaire à deux théories différentes, et donc à des significations totalement différentes. Il faut donc des arguments supplémentaires pour accepter le fait que (1) nous avons affaire à des termes transthéoriques et (2) nous ne pouvons pas postuler, par des théories, les significations des termes d'espèces en spécifiant un ensemble de caractéristiques.

b. Qu'est-ce que qui garantit la continuité transthéorique ?

Si l'on considère que la signification des termes théoriques est donnée par une définition ou une description (ou ensemble de descriptions) relative à chaque théorie, alors chaque changement théorique implique un changement dans la signification des termes. Ainsi, même si le même mot « énergie cinétique » apparaît, ce n'est que graphiquement qu'il s'agit du même mot, celui-ci ayant une signification différente selon la théorie dans laquelle celui-ci apparaît. En miroir, la position adverse semble être la suivante : les descriptions associées à nos termes appartiennent au contenu théorique des théories, contenu à propos des entités théoriques désignées par ces termes. La continuité s'explique par la référence directe.

C'est ce que Putnam semble soutenir lorsqu'il examine l'exemple du terme « électron » tel qu'il a été introduit par Bohr. Il note, en effet, que la description donnée par Bohr lors de l'introduction du terme « électron » ne s'applique pas parfaitement aux électrons. Pour autant,

¹¹ *Op. Cit.*, p. 143.

¹² « L'hypothèse est qu'il y a, en lien avec la plupart des mots (et pas seulement les termes 'd'espèce naturelle'), certains faits centraux tels que (1) on ne peut pas transmettre l'usage normal du mot (de manière satisfaisante pour un locuteur dont c'est la langue maternelle) sans transmettre ces faits centraux, et (2) pour de nombreux mots et pour de nombreux locuteurs, transmettre ces faits centraux est suffisant pour transmettre au moins de manière approximative, l'usage normal. Dans le cas d'un terme d'espèce naturelle, les faits centraux sont qu'un membre normal de cette espèce a certaines caractéristiques, ou que cette idée est au moins le stéréotype associé avec le mot. » *Op. Cit.*, p. 148.

ceux-ci ont la bonne charge, la bonne masse et surtout, ils sont responsables de l'effet que Bohr cherchait essentiellement à expliquer. Pour cette raison, on considère que, malgré les légères différences entre la description donnée et les propriétés des électrons, ce sont bien les particules désignées par le terme « électron ». Imaginons, toutefois, que l'on découvre des particules - les schmelectrons - qui correspondent parfaitement à la description donnée. Celles-ci existent seulement dans l'autre moitié de l'univers. Doit-on considérer que le terme « électron » faisait référence aux schmelectrons ? Putnam affirme alors la chose suivante :

« Bohr ne faisait pas référence aux schmelectrons ; il faisait référence aux électrons. Et ce que cela montre, c'est la primauté des phénomènes ; Bohr voulait que la théorie explique certains phénomènes que lui et les autres scientifiques avaient observés, *des-phénomènes-pour-nous*¹³. »

Cette remarque est importante, car elle met en exergue une des difficultés de la conception descriptiviste qui considère que la signification des termes est donnée par une description et qu'il reviendrait au monde, ensuite, de déterminer quelles sont les choses tombant sous cette description. En affirmant cela, on oblitère un aspect essentiel : nous introduisons des termes pour parler de notre environnement, des « *phénomènes-pour-nous* ». Dit trivialement, nous ne nous intéressons pas aux choses qui s'avèrent tomber sous la description associée au terme « électron », peu importe la localisation de ces choses. Nous nous intéressons à certains phénomènes qui nous sont donnés, et à ce qui nous apparaît comme étant leur cause, c'est-à-dire les électrons.

Cependant, deux lectures de cette remarque sont possibles. La première, réaliste, met en avant la référence directe. Parce que nous introduisons le mot « électron » pour désigner la cause des « *phénomènes-pour-nous* », ce terme fait référence à ce qui cause ces phénomènes, et non ce qui s'avère tomber sous la description jointe lors de l'introduction du terme. La seconde met en avant la notion d'intérêt et le fait que notre intérêt porte sur les *phénomènes-pour-nous*, et que cela explique le fait que nos termes sont introduits pour référer aux choses de notre environnement. Ces deux lectures ne s'opposent pas et peuvent se combiner : on peut considérer que ce sont nos intérêts qui nous amènent à introduire des termes pour faire référence à ce qui, dans notre environnement, cause certains phénomènes. Seulement, ici, la référence directe ne s'explique pas par une forme de réalisme, mais est subordonnée à l'idée d'intérêt. Autrement dit, le mécanisme premier n'est pas tant une opération de baptême qui vient « poser une étiquette » sur l'espèce avec laquelle nous sommes directement en acquaintance (ou plutôt un échantillon) ; le mécanisme premier est nos intérêts explicatifs qui nous amènent à considérer qu'il doit y avoir une cause (qui relève d'une espèce naturelle) qui explique ce phénomène que nous observons. Dans le premier cas, on suppose un réalisme des espèces, selon lequel les espèces existent en elles-mêmes et par elles-mêmes, et nous n'avons qu'à introduire des termes pour les nommer. Dans le deuxième cas, la primauté est donnée aux phénomènes et aux termes introduits pour les expliquer, qui amènent à poser l'existence d'une espèce naturelle qui les explique.

La différence entre ces deux perspectives correspond à deux lectures possibles de l'expérience de Terre-Jumelle. Il va s'agir ici de montrer en quoi la deuxième lecture semble plus pertinente.

¹³ H. Putnam, « Language and Reality » in Putnam, *Philosophical Papers II : Mind, Language and Reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 1975, p. 277.

Dans son célèbre article « The Meaning of 'Meaning'¹⁴ », Putnam propose l'expérience de pensée dite de Terre-Jumelle, qui vise à montrer que « les significations ne sont pas dans la tête », ou plus précisément que l'intension (comprise ici comme ce que les locuteurs ont en tête) ne détermine pas l'extension. Cet article a souvent été compris comme un coup fatal porté au descriptivisme, au sens où, si ce qui est dans la tête ne détermine pas l'extension, les descriptions associées au terme ne constituent pas la signification de celui-ci. Il est possible d'avoir la même description en tête et de signifier des choses différentes. À l'inverse, l'espèce présente dans notre environnement déterminerait la signification du terme. C'est ce que l'on nomme « la contribution de l'environnement ».

C'est, en effet, une lecture possible de l'expérience de pensée proposée par Putnam. Pour rappel, ce dernier imagine deux planètes : Terre et Terre-Jumelle. Celles-ci sont similaires en tout point à l'exception de la composition chimique de l'eau. Sur Terre, celle-ci est composée d' H_2O , sur Terre-Jumelle, celle-ci est composée de molécules plus complexes que l'on abrège en XYZ. Par ailleurs, Putnam imagine deux individus : Oscar, vivant sur Terre, et son double Oscar_{TJ} vivant sur Terre-Jumelle. Ces deux individus ainsi que leur environnement étant similaires en tout point, ils ont donc les mêmes états mentaux. On imagine alors une visite aux alentours de l'année 1750, avant la découverte de la structure moléculaire de l'eau. Oscar et Oscar_{TJ} ont les mêmes croyances à propos de ce qu'ils nomment « eau ». Peut-on considérer que « eau » signifie la même chose pour Oscar et son double ? Putnam affirme que ce n'est pas le cas et que l'extension des deux termes est différente. En 1750, l'extension de « eau » pour Oscar était H_2O tandis que l'extension de « eau » pour Oscar_{TJ} était XYZ. Dès lors, malgré des états mentaux identiques, la signification de « eau » pour Oscar et Oscar_{TJ} était différente.

Qu'est-ce qui justifie une telle affirmation ? La réponse la plus évidente semble être que nous sommes en présence de deux espèces naturelles différentes (H_2O et XYZ) : « eau » ne nomme pas la même espèce sur Terre et sur Terre-Jumelle. Toutefois, d'autres éléments semblent indiquer que cette lecture est trop simpliste.

« La logique des termes d'espèces naturelles tels que « eau » est une affaire compliquée, mais ce qui suit est une esquisse de réponse. Supposons que je pointe un verre d'eau et que je dise « ce liquide est appelé 'eau' » [...] Ma « définition ostensive » de « eau » repose sur la présupposition empirique suivante : le liquide que je pointe du doigt entretient une certaine relation d'identité (disons, *x est le même liquide que y ou x est le même_l que y*) avec la plupart des autres choses que moi et les autres locuteurs de ma communauté linguistique ont dans d'autres occasions nommées « eau ». Si cette présupposition est fausse, disons, que je suis sans le savoir en train de pointer du doigt un verre de gin et non un verre d'eau, alors je ne m'attends pas à ce que ma définition ostensive soit acceptée. Ainsi, la définition ostensive charrie ce que l'on pourrait appeler une condition nécessaire et suffisante révocable : la condition nécessaire et suffisante pour être de l'eau est d'entretenir la relation même_l avec la chose dans le verre ; mais c'est une condition nécessaire et suffisante seulement si la présupposition empirique est satisfaite. Si ce n'est pas le cas, alors une des séries de ce que l'on pourrait nommer conditions « de rechange » est activée.

Le point central est que la relation même_l est une relation *théorique* : si quelque chose est ou non le même liquide que ceci peut nécessiter un nombre indéterminé d'investigations scientifiques pour être déterminé.

¹⁴ H. Putnam, « The Meaning of 'Meaning', *Minnesota Studies in the Philosophy of Science*, 7, pp. 131-193, 1975 ; repris dans H. Putnam, *Philosophical Papers II*, Mind, Language and Reality, pp. 215 - 277.

De plus, même si une réponse « déterminée » a été donnée au travers d'investigations scientifiques ou au travers de tests de « sens commun », cette réponse est révoquée : une investigation future peut révoquer même les cas les plus certains¹⁵. »

Putnam décrit ici, non pas la première introduction du terme « eau », mais un cas de définition ostensive où on introduit le terme « eau » dans le vocabulaire de quelqu'un d'autre. Les notions clés sont celles de « présupposition empirique » et de « relation théorique ». Celles-ci permettent d'articuler la dimension sociale de la signification avec la théorie de la référence directe. Ou plutôt, elles mettent en exergue la dimension sociale de la théorie de la référence directe.

On tend à se focaliser sur l'introduction des noms propres, avec pour modèle le cas du baptême. L'analogie serait alors la suivante : tout comme je peux introduire, en présence d'un bébé, le prénom « Oscar » pour nommer ce bébé, le nom faisant alors référence directe à celui-ci, je peux introduire le nom d'espèce « eau », en présence de l'eau. Toutefois, les difficultés de cette analogie sont bien connues. Nous ne sommes jamais en présence de l'eau, mais d'un échantillon d'eau, et nous supposons que cet échantillon appartient à une espèce naturelle à laquelle d'autres échantillons appartiennent. Or, cette supposition peut s'avérer fautive.

L'exemple de l'erreur d'identification permet de mettre en lumière les points permettant de résoudre cette difficulté. Le premier point important est que les usages ultérieurs dépendent des usages précédents, ou plus précisément des usages précédents jugés corrects. Ici, en l'occurrence, la définition ostensive est correcte si le liquide désigné est bien le même liquide que ce que les autres membres de la communauté linguistique appellent « eau ». Or, le fait d'être le même liquide est une « relation théorique ». Autrement dit, être le même liquide, c'est avoir la même composition chimique. Il semble donc que ce qui prime pour expliquer la signification (la référence) du mot « eau » est la substance chimique désignée. Toutefois, c'est ne pas voir et ne pas comprendre que, si le mot « eau » désigne une substance chimique, c'est parce que nous l'avons introduit comme tel. Autrement dit, en introduisant le mot « eau », nous avons présupposé qu'il y avait un tel liquide qui formait une espèce chimique, liquide à propos duquel nous supposions possible de faire des découvertes chimiques. Nos espoirs auraient pu être déçus :

« [Une] ... mécompréhension qui doit être évitée est la suivante : considérer l'explication que nous avons développée comme impliquant que les membres de l'extension d'un terme d'espèce naturelle ont nécessairement une structure sous-jacente commune. Il aurait pu se faire que les différentes instances que l'on appelle « eau » n'aient aucune caractéristique physique commune importante *mises à part* celle qui sont superficielles. Dans ce cas, la condition nécessaire et suffisante pour être de l'« eau » aurait été de posséder un nombre suffisant de caractéristiques superficielles¹⁶. »

Cette remarque est instructive. En effet, elle met en exergue le fait qu'il est possible de comprendre l'introduction d'un terme d'espèce naturelle sur un modèle autre que celui du baptême. Lors de l'introduction d'un terme d'espèce naturelle, on présuppose qu'il y a une espèce. On fait donc, en quelque sorte, une hypothèse théorique : cet échantillon appartient à une espèce plus large qui est une espèce naturelle. Autrement dit, il y a des mécanismes sous-

¹⁵ *Op. Cit.*, p. 225.

¹⁶ *Op. Cit.*, pp. 240-241.

jacents qui expliquent pourquoi ces individus appartiennent à la même espèce : toute chose que l'on nommera par ce terme, par hypothèse, possède la même structure sous-jacente.

Comme le remarque Ebbs :

« Le point crucial est que ce qui compte comme une propriété importante des choses auxquelles nous appliquons nos termes d'espèce naturelle dépend de notre pratique actuelle par laquelle nous appliquons les termes. Si nous apprenons qu'il n'y a pas de propriétés chimiques communes partagées par les échantillons auxquelles notre communauté applique régulièrement un terme, nous concluons généralement que l'extension du terme ne peut pas être décrite en des termes purement scientifiques¹⁷. »

Cette remarque permet de répondre à une autre compréhension possible de l'introduction des termes d'espèce naturelle. Celle-ci consisterait à dire que nous introduisons un terme d'espèce et qu'ensuite, seules des investigations scientifiques ultérieures peuvent nous permettre de comprendre ce que nous désignons par ce terme. En réalité, c'est ne pas comprendre que « la science peut nous aider à enquêter à propos des extensions de nos termes d'espèces naturelles, mais nous sommes guidés, dans ces enquêtes, par nos usages entremêlés des termes et donc par les croyances et intérêts qui sont centraux dans notre compréhension des références des termes¹⁸ ».

Ces considérations éclairent la remarque précédente de Putnam. S'il s'avérait que tout ce que nous appelons « eau » n'a pas de structure chimique sous-jacente commune, nous n'en viendrions pas à considérer que le terme « eau » est dénué de sens. En effet, il y a bien un usage effectif de ce terme et un accord au sein de la communauté linguistique à propos de cet usage (nous avons tendance à nommer « eau » les mêmes substances). Dès lors, nous concluons seulement que « eau » désigne un liquide qui possède un certain nombre de propriétés superficielles. Cette situation contrefactuelle fait écho à une situation réelle : le cas du jade. En effet, le jade n'est pas un terme d'espèce chimique, ou plutôt « jade » peut désigner deux compositions chimiques (la jadéite et la néphrite). Si, face à cette découverte, nous avons décidé de considérer que « jade » renvoyait à deux espèces, c'est en raison de la persistance de nos intérêts, usages et croyances. Parce que le jade est une pierre utilisée en joaillerie et en ornementation, ce sont ces propriétés superficielles qui nous intéressent, ce pourquoi il est possible de considérer qu'il y a deux types de jade.

Autrement dit, ce qui est central dans l'usage d'un terme est la persistance de ces intérêts, usages et croyances. S'il est possible de considérer que nous avons bien affaire au même terme, que celui-ci désigne bien la même chose, malgré les découvertes et changements théoriques, c'est au sens où il y a persistance de cet usage. Cela explique alors pourquoi, dans cette perspective, on peut considérer qu'il y a bien des termes transthéoriques. C'est parce qu'il y a quelque chose de l'usage qui perdure (certaines croyances et intérêts qui président à l'utilisation de ce terme). Et seuls ces croyances et intérêts déterminent ce qu'il est possible de découvrir à propos de l'extension du terme. Cela permet alors de répondre à la deuxième question soulevée : pourquoi ne peut-on pas considérer que les théories déterminent la signification des termes théoriques ? Parce que ce qu'il est possible de découvrir à leur propos est déterminé par la persistance de l'usage de ces termes (intérêts et croyances associés à ce terme).

¹⁷ G. Ebbs, *Rule-Following and Realism*, Harvard, Harvard University Press, 1997, pp. 209-210.

¹⁸ *Ibid.*

Quelles sont les conséquences s'agissant de l'analyse conceptuelle ? Dans cette perspective, la signification n'est pas ce que les locuteurs « ont dans la tête », puisqu'il est possible d'avoir « la même chose en tête » mais de faire référence à différentes choses. De plus, ce que les individus « doivent avoir en tête » pour être des locuteurs compétents dépend de l'environnement social. La richesse du stéréotype associé à un terme - le stéréotype étant ce que tout locuteur compétent doit savoir et ce qui permet de transmettre la signification - est en effet déterminé par les intérêts de la communauté linguistique. Par exemple, il est possible d'être considéré comme compétent avec le terme « orme » sans savoir distinguer entre les ormes et les hêtres, et donc de savoir uniquement que les ormes sont des arbres. Par contre, il n'est pas possible de savoir uniquement que l'eau est un liquide et ne pas pouvoir la distinguer du gin. Ici le stéréotype associé est plus riche et permet à tout locuteur compétent de distinguer clairement l'extension du terme. Ceci est important pour ne pas conclure que le stéréotype joue le même rôle que l'intension qui détermine l'extension. S'il peut être accessible par la réflexion, il n'est pas *a priori* au sens où il dépend de pratiques linguistiques effectives. De plus, il ne contient pas nécessairement une liste de caractéristiques permettant d'identifier l'extension. En ce sens, il ne peut pas permettre l'analyse conceptuelle.

III. Une réponse bi-dimensionnaliste

a. Une autre lecture de l'expérience de Terre-Jumelle

Une question peut toutefois être posée : pour comprendre l'expérience de pensée de Putnam de Terre-Jumelle, ne faut-il pas une compréhension préalable de ce que signifie « eau » ? En d'autres termes, pour être capable de déterminer que, si l'environnement actuel est celui de Terre-Jumelle, l'eau est composée d'XYZ, ne faut-il pas avoir une compréhension *a priori* de ce que signifie « eau » ? Sans nier le caractère empirique et *a posteriori* de la découverte de la structure moléculaire de l'eau - seule une enquête empirique, sur Terre-Jumelle, peut nous faire découvrir que l'eau y est composée d'XYZ - la possibilité de cette expérience de pensée semble supposer une sorte de compréhension préalable de ce que signifie « eau » qui nous permet de conclure *a priori* que, si notre environnement actuel était celui de Terre-Jumelle, alors l'eau serait XYZ. C'est le point de départ de la sémantique bi-dimensionnaliste.

On peut comprendre également le point de départ du bi-dimensionnalisme à partir de cette remarque de Kripke concernant le caractère nécessaire de l'identité « Hesperus est Phosphorus » :

« Ce qui est vrai, c'est que, si nous étions placés dans une situation épistémique qualitativement identique, il pourrait *apparaître* que Hesperus n'est pas Phosphorus ; autrement dit, dans une situation contrefactuelle où « Hesperus » et « Phosphorus » ne seraient pas utilisés comme nous les utilisons, nous, pour nommer cette planète, mais pour nommer d'autres objets, on aurait pu disposer de données qualitativement identiques et conclure que « Hesperus » et « Phosphorus » sont les noms de deux objets différents. Mais nous qui utilisons justement ces noms comme nous le faisons en ce moment, nous pouvons dire à l'avance que, si Hesperus et Phosphorus sont un seul et même corps, alors il n'existe pas un seul monde possible dans lequel ils seraient différents¹⁹.

¹⁹ Kripke, *La logique des noms propres*, pp. 92-93.

Kripke introduit ici une différence importante qui sous-tend sa thèse concernant les mondes contrefactuels. Même s'il est concevable d'imaginer un monde où l'usage d' « Hesperus » et de « Phosphorus » est différent et où « Hesperus est Phosphorus » n'est pas nécessaire, en tant que ces noms sont des désignateurs rigides, dans tout monde contrefactuel, « Hesperus est Phosphorus » est nécessaire. Toutefois, cette remarque laisse ouverte la possibilité de penser une possibilité épistémique, qui relève de ce qui est *concevable*. Ici, il est épistémiquement possible qu'Hesperus ne soit pas Phosphorus.

Cela suggère qu'il n'est pas nécessaire de considérer que seuls les mondes contrefactuels permettent de penser la nécessité et la possibilité. Ou plutôt, ils permettent de capturer une certaine notion de nécessité : la nécessité métaphysique. Les mondes contrefactuels permettent, en effet, de poser la question suivante : étant donné ce qu'est cet objet, aurait-il pu posséder d'autres propriétés ? Cette possibilité a donc à voir avec les propriétés essentielles de l'objet : quels sont les changements possibles pour cet objet, étant donné ce qu'il est ? Toutefois, une autre question peut être posée : aurait-il pu être concevable qu'il soit autre ?

On peut illustrer cette différence en reprenant l'exemple de l'eau. La première question est la suivante : étant donné le fait que, dans le monde actuel, l'eau est composée d' H_2O , aurait-elle pu ne pas l'être ? Cette question porte sur les propriétés essentielles de l'eau, autrement dit : est-ce que le fait d'être composé d' H_2O est une propriété essentielle de l'eau ? A cela, Kripke ou Putnam répondent oui. Mais une autre question peut être posée : si le monde actuel était différent, aurait-il pu se faire que l'eau ne soit pas composée d' H_2O ? Ici, la question ne porte pas sur les propriétés essentielles d'un objet mais sur le caractère concevable ou non d'une chose. Or, cela amène à des identifications différentes. Dans le premier cas, on s'intéresse à la substance présente dans notre monde, désignée par « eau ». En ce sens, le problème de l'identification transmondaine ne se pose pas. Dans l'autre cas, ce n'est pas de cette substance dont on parle - puisque cela n'a pas de sens de demander, pour elle, si elle aurait pu ne pas être H_2O - mais s'il y aurait pu avoir de l'eau qui ne soit pas composée d' H_2O . Autrement dit, aurait-il pu se faire qu'il y ait une substance nommée « eau » qui ne soit pas H_2O ? Il faut encore préciser. Il ne s'agit pas de demander s'il aurait pu se faire que n'importe quelle substance soit nommée « eau », cette question étant triviale et sans intérêt, mais s'il aurait pu se faire que, étant donnée la signification du mot « eau », une substance qui ne soit pas composée d' H_2O soit nommée « eau » dans un autre monde actuel. Si cette question a un sens, alors cela suppose de montrer qu'il y a bien un aspect *a priori* de la signification qui détermine cette identification transmondaine. Dit autrement, cela revient à affirmer qu'il existe un aspect de la signification indépendant du monde actuel et qui permet de déterminer, dans des mondes actuels différents, ce qui serait désigné par l'expression. Cette détermination repose alors sur une description suffisamment complète du monde. Par exemple, dans le cas de l'expérience de Terre-Jumelle, Putnam décrit un monde parfaitement similaire au nôtre, à une seule exception près : l'eau est composée d'XYZ. Cette description est suffisamment complète pour nous permettre de déduire que, si Terre-Jumelle était le monde actuel, alors l'eau serait XYZ.

Cette analyse suppose toutefois de répondre à différentes questions : quel est l'aspect de la signification en jeu dans cette analyse ? Quelle est la nature des mondes possibles qui permet de la penser ? Quel niveau de description des mondes possibles est nécessaire pour déterminer ainsi l'extension dans les mondes possibles ?

b. Le problème de la signification

Comme nous l'avons vu, la seconde notion de possibilité et de nécessité qui amène à considérer une deuxième fois les mondes possibles, cette fois comme actuels, réintroduit la question de l'identification transmondaine et suppose d'expliquer quel aspect de la signification permet cette identification.

Si on considère de nouveau l'exemple de « eau », il ne s'agit pas de se demander si la substance désignée par ce terme aurait pu ne pas être de l' H_2O mais si, le monde actuel étant différent, l'eau aurait pu ne pas être de l' H_2O . Autrement dit, on retrouve ici des problématiques anciennes concernant le problème de l'identification transmondaine. Les analyses de Kripke dans *La logique des noms propres* avaient évacué cette question comme un faux problème. Il s'agissait, pour Kripke, de proposer une analyse des mondes possibles en termes de mondes contrefactuels, ainsi qu'une conception des noms propres et d'espèce comme des désignateurs rigides, désignant rigidement un individu ou une espèce dans le monde actuel. Ce sont alors ces individus ou espèces à propos desquels certaines possibilités sont examinées. Ici, la question de l'identification transmondaine ne se pose pas puisqu'il n'y a pas à identifier un autre individu, dans un monde possible, qui serait une réplique²⁰.

Le problème se pose lorsqu'on doit déterminer, pour un individu ou une substance x, quel est l'individu ou la substance suffisamment similaire qui est sa réplique dans un monde possible. Or cette question peut trouver sa réponse dans une théorie de la signification, si on considère qu'il y a un aspect, dans la signification des expressions, qui détermine *a priori* des conditions d'application. Ainsi les répliques sont identifiées comme étant les objets ou espèces qui répondent à ces conditions d'application. On comprend pourquoi une théorie descriptiviste de la signification fournit de telles conditions. Si à chaque expression est associée une description ou un ensemble de descriptions, alors les répliques sont ce qui satisfait cette description ou cet ensemble de description dans un monde possible pris comme actuel.

Il ne s'agit pas ici de rétablir une forme de descriptivisme strict, puisqu'il faut prendre en compte les objections kripkéennes et putnamiennes. Toutefois, dans la perspective qui est celle du bi-dimensionnalisme, il s'agit d'articuler deux idées. Les analyses externalistes de Putnam ou de Kripke sont justes en ce que, une fois la référence fixée pour une expression dans un monde actuel, celle-ci réfère directement et fonctionne comme un désignateur rigide. Cependant, il s'agit de faire place à cette intuition : le monde actuel aurait été différent, l'expression aurait pu s'appliquer à une substance ou espèce différente. N'y a-t-il pas, en effet, quelque chose, dans la signification du terme, qui nous amène à déterminer différemment la référence d'une expression, si le monde actuel est différent ? En ce sens, n'est-ce pas cet aspect qui nous amène à conclure, face à l'expérience de pensée de Terre-Jumelle que, si Terre-Jumelle était le monde actuel, alors « eau » désignerait la substance composée d'XYZ ?

On peut représenter cette intuition dans une matrice bi-dimensionnelle :

	Terre	Terre-Jumelle
Terre	H_2O	H_2O

²⁰ Nous employons ici volontairement une terminologie lewisienne, puisque la théorie de Lewis des répliques (*Counterparts*) est probablement l'exemple paradigmatique de cette conception. La conception classique des mondes possibles - qui est celle kripkéenne - suppose que, lorsque qu'est posée la question « est-il possible que x soit y ? », soit posée la question suivante : y a-t-il un monde possible W dans lequel x est y ? La conception des répliques (*Counterparts theory*) comprend la question différemment. Elle refuse qu'un individu puisse exister dans différents mondes possibles. Dès lors, la question modale prend la forme suivante : y a-t-il un monde possible W dans lequel il existe un individu qui ne soit pas x lui-même mais un individu x' différent mais suffisamment similaire à x qui est y ?

Sur ce point, voir notamment D. Lewis, *De la pluralité des mondes*, Paris, Editions de l'Eclat, 2007.

	Terre	Terre-Jumelle
Terre-Jumelle	XYZ	XYZ

La première colonne correspond aux mondes possibles considérés comme actuels, tandis que la première ligne correspond aux mondes possibles considérés comme contrefactuels. Autrement dit, on peut lire la deuxième ligne ainsi. Si le monde actuel est la Terre, alors dans tout monde pris comme contrefactuel, l'eau est H₂O. A l'inverse, si le monde actuel est Terre-Jumelle, alors dans tout monde pris comme contrefactuel, l'eau est XYZ. La diagonale nous donne, quant à elle, l'extension du terme lorsque l'on fait varier le monde actuel.

Ce tableau correspond à une matrice bi-dimensionnelle au sens où il considère les mondes deux fois, une fois comme actuel, une fois comme contrefactuel. Mais c'est une matrice non interprétée. Il faut ensuite donner une théorie de la signification qui permette d'interpréter cette matrice, et d'expliquer comment il est possible de considérer ainsi les mondes deux fois. Cela suppose de résoudre la nature des mondes possibles, afin d'expliquer que l'on puisse ainsi les considérer et déterminer l'extension des termes dans tout monde possible.

Jackson, dans son ouvrage *From Metaphysics to Ethics : A Defence of Conceptual Analysis*²¹, essaye de rendre compte de cette intuition selon laquelle il semble y avoir quelque chose d'*a priori* dans la signification qui nous permet de déterminer, dans un monde possible considéré comme actuel, quelle serait l'extension d'une expression comme « eau ». Il avance alors l'hypothèse suivante : il y aurait des propriétés associées aux noms propres et aux noms communs qui nous permettraient de faire référence par l'intermédiaire de ces expressions. On peut les mettre au jour en interrogeant un locuteur compétent à propos de cas possibles. Par exemple, on peut proposer comme cas possible Terre-Jumelle et demander quelle serait l'extension du terme « eau » si Terre-Jumelle était le monde actuel.

Ces propriétés sont des propriétés représentationnelles et résilientes. Elles sont résilientes au sens où on ne peut pas concevoir l'objet ou la substance comme ne les ayant pas. Jackson illustre cela par l'exemple suivant. Même si je sais que cela est impossible physiquement, je peux concevoir qu'il y ait un diamant plus gros que le Ritz. A l'inverse, je ne peux pas concevoir un carré qui ne soit pas carré. « Être carré » est donc une propriété résiliente du carré. Un contresens doit être évité : les propriétés résilientes n'ont rien à voir avec les propriétés essentielles des *objets*. Ce sont des propriétés *représentationnelles*, qui relèvent donc de notre *représentation*. Ce sont les propriétés grâce auxquelles on se représente un objet d'un certain type. L'analogie avec le portrait robot d'un individu recherché permet de mieux comprendre ce que Jackson entend par « propriétés représentationnelles » :

« Quand des chasseurs de prime commencent leur recherche, ils recherchent une personne et non une affiche. Mais ils n'iront pas loin s'ils ne font pas attention aux propriétés représentationnelles de l'affiche concernant la personne recherchée. Ces propriétés donnent la cible, ou, si vous préférez, définissent le sujet de leur recherche²² »

Autrement dit, tout comme l'affiche nous donne les caractéristiques permettant d'identifier l'individu, les objets auxquels nous faisons référence ont comme pendant, dans notre

²¹ Jackson, *From Metaphysics to Ethics : A Defence of Conceptual Analysis*, Oxford, Oxford University Press, 1998.

²² Jackson, *Op. Cit.*, p. 30.

représentation, un ensemble de propriétés représentationnelles nous permettant de référer à ces objets.

Pourquoi introduire ici le vocabulaire de la représentation et non de la conception ? Jackson se situe dans un cadre empiriste et souhaite déterminer les mécanismes de la référence et non défendre une forme de rationalisme selon lequel nous aurions accès *a priori* à un aspect de la signification, ou à un ensemble de mondes possibles, etc. En ce sens, il s'agit d'identifier un mécanisme qui explique comment nous identifions et référons aux objets, et qui explique pourquoi nous sommes capables, s'agissant de l'expérience de pensée de Terre-Jumelle, de déterminer que, s'il s'agissait du monde actuel, l'extension de « eau » serait XYZ.

Deux questions se posent. Premièrement, l'expérience de pensée de Putnam était censée nous amener à conclure à l'absence de telles propriétés associées au terme « eau », puisque malgré des croyances similaires, Oscar et son *Doppelgänger* ne font pas référence à la même substance. Quelles peuvent donc être les propriétés représentationnelles ? Deuxièmement, quelle est la nature de ce mécanisme qui nous permet, par l'intermédiaire de propriétés représentationnelles, de faire référence ?

La première question, au yeux de Jackson, est aisément résolue. L'erreur de Putnam serait de ne pas considérer la dimension égocentrée des propriétés. La propriété représentationnelle de l'eau n'est pas « être la substance potable, liquide lorsque la température est supérieure à 0°C, inodore, etc. », mais « être la substance potable, liquide lorsque la température est supérieure à 0°C, inodore, etc. avec laquelle nous sommes en acquaintance²³ ». L'intuition de l'externalisme, à savoir l'idée selon laquelle l'environnement joue un rôle dans la détermination de l'extension, est conservée. Toutefois, au lieu de concevoir cela comme une relation causale, la référence à l'environnement est incluse dans la représentation. Dès lors, selon Jackson, Putnam a tort de considérer que « la signification n'est pas dans la tête », Oscar et Oscar_{TJ} ayant les mêmes croyances mais ne faisant pas référence à la même substance. Oscar et Oscar_{TJ} ont la même propriété représentationnelle, seulement, celle-ci mentionne l'environnement comme déterminant la référence de l'expression « eau ». Or, comme l'environnement est différent, la référence l'est.

La deuxième question est plus complexe²⁴. Jackson développe une théorie empiriste de la signification. Il s'agit d'expliquer causalement des faits concernant la signification et quels sont les états psychologiques qui guident les individus dans l'application d'une expression à des cas particuliers. Or, il ne s'agit pas d'hypothèses théoriques explicites à propos du sujet de la référence, mais d'états psychologiques internes stables (*Internal reference-fixing template*) qui peuvent être mis au jour en faisant varier les mondes considérés comme actuels et en considérant ce à quoi nous serions amenés à appliquer une expression. Un problème se pose toutefois. En effet, cette conception ne distingue pas entre la signification et sa saisie. Ou plutôt, elle identifie les conditions nécessaires et suffisantes pour l'application d'un terme (que Jackson nomme propriétés représentationnelles) à un mécanisme (un état psychologique). On fait face alors à un dilemme. Soit on maintient une distinction entre les propriétés représentationnelles et leur saisie et l'état psychologique à proprement parler est la saisie, mais alors on rejette le cadre de Jackson qui refuse cette distinction. Soit on maintient que les propriétés représentationnelles sont l'état psychologique par lequel la

²³ Voir F. Jackson, « Why We Need A-intentions », *Philosophical Studies*, 118 (1-2), 2004, pp. 257- 277, p. 274.

²⁴ Pour une explication synthétique, mais précise, des thèses de Jackson et plus généralement une présentation synthétique du bi-dimensionnalisme, voir L. Schroeter, « Two-Dimensional Semantics », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (Spring 2021 Edition), Edward N. Zalta (ed.), URL = <https://plato.stanford.edu/archives/spr2021/entries/two-dimensional-semantics/>.

référence peut être déterminée, mais alors on a affaire à un pur mécanisme et on perd la dimension signifiante. Si on parle de mécanisme, alors on a quelque chose de l'ordre de la détermination causale aveugle, et non quelque chose qui relève de l'intensionnalité comme le suppose la signification.

Pour autant, si les intuitions bi-dimensionnalistes à propos de l'expérience de pensée de Putnam sont raisonnables, alors il doit y avoir un aspect *a priori* de la signification qui permette de déterminer que, si Terre-Jumelle est le monde actuel, alors l'eau est XYZ. Ne peut-on pas considérer que cet aspect *a priori* de la signification ne peut s'appliquer que dans un cadre rationaliste qui permet d'avoir un accès *a priori* à certaines dimensions de la signification ? C'est la perspective adoptée par Chalmers²⁵.

c. Signification et scénarios

On peut relire l'expérience de Terre-Jumelle de cette manière. Putnam nous donne un certain nombre d'informations concernant Terre-Jumelle - on sait qu'elle est similaire en tout point à la Terre, à l'exception de la composition chimique de l'eau. Ces informations nous permettent alors de déduire que, si notre environnement actuel était Terre-Jumelle, alors l'eau serait XYZ. Cette déduction est faite de manière purement *a priori*.

Est-il possible de considérer que, si on a une description suffisamment précise d'un environnement (ou d'un monde possible), on peut déterminer l'extension d'une expression dans cet environnement ? N'y a-t-il pas un aspect de la signification qui rend possible cela ?

Chalmers introduit l'idée de signification cognitive. Cette notion est, en un sens, similaire à la notion de sens frégéen. Pour illustrer cela, Chalmers prend l'exemple d'« Hesperus » et de « Phosphorus »²⁶. Dans un cadre externaliste, « Hesperus » et « Phosphorus » sont des désignateurs rigides qui réfèrent directement à la même planète. « 'Hesperus' (le nom utilisé pour l'étoile du soir) et 'Phosphorus' (le nom utilisé pour l'étoile du matin) ont le même référent mais ont une signification cognitive différente, comme en témoigne le fait que 'Hesperus est Hesperus' est trivial du point de vue cognitif, alors que 'Hesperus est Phosphorus' n'est pas trivial²⁷. » La signification cognitive est définie négativement : une différence de signification cognitive s'exprime dans le fait que l'équivalence entre deux termes n'apparaît pas triviale. Or, il s'avère que la notion de signification cognitive, au lieu d'être expliquée par la notion « obscure » de sens frégéen, peut être expliquée par l'intermédiaire de la sémantique des mondes possibles.

Pour illustrer cela, Chalmers considère les deux expressions « créature avec des reins » et « créature avec un cœur »²⁸. Dans notre monde, ces deux expressions sont co-extensives, mais nous aurions tendance, intuitivement, à considérer qu'elles ne signifient pas la même chose. Autrement dit : il n'est pas *nécessaire* que les créatures avec un cœur aient des reins. Dans un

²⁵ Voir notamment D. Chalmers, « Epistemic Two-Dimensional Semantics », *Philosophical Studies*, 118, pp. 153-226, 2004 ; « The Foundations of Two-Dimensional Semantics », dans Garcia-Carpintero, M. et Macia, J. (eds.), *Two-Dimensional Semantics : Foundations and Applications*, Oxford, Oxford University Press, 2006 ; *Constructing the World*, Oxford, Oxford University Press, 2012.

²⁶ Cf. Chalmers, « The Foundations of Two-Dimensional Semantics », pp. 56-57.

²⁷ *Op. Cit.* p. 56.

²⁸ *Op. Cit.*, p. 57.

monde différent, il pourrait y avoir des créatures avec un cœur mais sans reins. Ces deux expressions sont co-extensives, mais elles ne sont pas nécessairement co-extensives. Pour cette raison, elle n'ont pas la même intension. Deux expressions ont la même intension si elles sont co-extensives dans tous les mondes possibles pris comme actuels. Si à cela s'ajoute l'idée que l'on peut avoir un accès *a priori* transparent à l'espace des possibles, il devient alors possible d'avoir un accès aux nécessités²⁹.

C'est cet aspect de la signification qui permet de rendre compte de l'intuition selon laquelle il y a un aspect de la signification qui permet de déterminer que l'eau est XYZ sur Terre-Jumelle. En d'autres termes, il y a un aspect de la signification qui a à voir avec l'accès *a priori* à l'espace des possibles et qui permet de déterminer si deux expressions sont co-extensives pour tout monde possible. Cet aspect peut alors rendre compte à la fois de la signification cognitive, mais également de la nécessité, non pas métaphysique, mais épistémique (ce qui est possiblement concevable).

Pour ce faire, Chalmers distingue deux intensions : la 1-intension et la 2-intension :

	Terre	Terre-Jumelle
Terre	H ₂ O	H ₂ O
Terre-Jumelle	XYZ	XYZ

La 2-intension correspond aux lignes des tableau et est fidèle aux analyses externalistes. La 1-intension correspond à la diagonale et capture l'idée de signification cognitive. On peut le montrer en faisant un tableau pour l'énoncé « Hesperus est Phosphorus » et en imaginant Terre-Jumelle 2, une planète identique en tout point à la notre à une exception près : « Phosphorus » est un satellite dans le ciel.

	Terre	Terre-Jumelle2
Terre	VRAI	VRAI
Terre-Jumelle2	FAUX	FAUX

On voit donc que « Hesperus est Phosphorus » a une 2-intension nécessaire lorsque le monde actuel est la Terre. Cela ressaisit l'intuition externaliste selon laquelle, « Hesperus » et « Phosphorus » étant des désignateurs rigides référant au même objet, cette identité est nécessaire parce que vraie dans tout monde possible considéré comme contrefactuel. La 1-intension, à l'inverse, n'est pas nécessaire et ressaisit l'idée selon laquelle, si on imagine un autre monde actuel (par exemple Terre-Jumelle 2), il aurait pu se faire qu'« Hesperus est Phosphorus » soit faux.

Encore une fois, ce tableau n'est qu'une matrice et il faut lui donner une interprétation, c'est-à-dire qu'il faut élucider la nature des mondes possibles qui permettent d'expliquer l'extension des énoncés ou des expressions tels qu'ils apparaissent dans ces matrices. De plus, puisqu'il s'agit ici de proposer une théorie de la signification qui permette d'expliquer ce lien entre *a*

²⁹ C'est en ce sens que Chalmers veut rétablir « le triangle d'or », c'est-à-dire la liaison perdue entre nécessité, *a priorité* et signification. Il cherche en cela à montrer qu'il y a un aspect de la signification qui permet de donner un accès *a priori* aux nécessités.

priori et nécessité, il faut que nous puissions avoir un accès *a priori* à la 1-intension et donc que nous puissions déterminer *a priori* si une 1-intension est nécessaire.

* Des scénarios épistémiquement possibles

Chalmers pose alors l'exigence suivante : il faut une interprétation de la matrice bi-dimensionnaliste qui satisfasse la **Thèse Centrale**.

« **Thèse Centrale** : Pour toute phrase *S*, *S* est *a priori* si et seulement si elle a une 1-intension nécessaire ³⁰».

Cette thèse affirme donc la liaison entre la dimension épistémique (ce que l'on peut savoir *a priori*) et la nécessité de la 1-intension. En d'autres termes, il faut trouver une interprétation de la matrice bi-dimensionnaliste qui permette de rétablir la liaison perdue entre nécessité et *a priori*, en montrant que l'on a bien un accès *a priori*, par l'intermédiaire d'une dimension de la signification, à la nécessité³¹. Il s'agit de rendre compte de l'intuition selon laquelle il y a bien un aspect de la signification qui rend compte de la signification cognitive, cet aspect étant connu *a priori*.

Quel type de mondes possibles peut satisfaire la thèse centrale ? Autrement dit, dans quel monde devons-nous évaluer les phrases *S* afin de rendre compte de la notion de signification cognitive ? Premièrement, avant de répondre à cette question, il faut préciser la nature de *S*. *S* ne peut pas être un *type* de phrase, mais seulement un *token*, puisqu'il faut prendre en compte le fait que différents *tokens* du même type de phrase peuvent ne pas avoir la même signification. Deuxièmement, on ne peut pas présupposer, comme c'est souvent le cas, une approche contextualiste des mondes possibles où, pour assigner une extension à une expression dans un monde considéré comme actuel, le sujet se localise dans le monde actuel. On peut illustrer le problème posé par cette approche en examinant ses conséquences pour l'analyse de la phrase « le langage existe ». De manière informelle, si je dois me localiser dans le monde possible, et me situer comme y énonçant cette phrase, alors celle-ci aura une 1-intension nécessaire, ce qui contredit l'intuition, somme toute raisonnable, selon laquelle il peut exister des mondes possibles où le langage n'existe pas.

De ce fait, Chalmers propose de substituer à cette analyse en termes de mondes possibles une analyse en terme de scénarios épistémiquement possibles. En résumé, cela revient à considérer une description exhaustive du monde et à se demander si, étant donnée cette description, la phrase *S* y serait vraie. Ces scénarios épistémiquement possibles sont des hypothèses spécifiques maximales à propos de notre environnement, des histoires complètes de l'univers auxquelles on ajoute des agents, des localisations et des instants, afin qu'ils puissent fonctionner comme des mondes centrés. Ce sont des manières possibles de concevoir le monde actuel, manières que l'on ne peut pas exclure *a priori* et dans lesquelles on peut essayer d'identifier des objets familiers, des espèces ou des propriétés. A partir de ceux-ci, on peut déterminer ainsi la 1-intension de *S* :

³⁰ Chalmers, « The Foundations of Two-Dimensional Semantics », p. 64.

³¹ Autrement dit, que l'on peut rétablir le triangle d'or.

« La 1-intension épistémique, pour une phrase *S*, est vraie dans un scénario *w* si et seulement si (*w* & non-*S*) est *a priori* incohérent³². »

Cependant, une autre question surgit : que doit inclure un scénario épistémiquement possible pour permettre de déterminer la 1-intension ? Quel niveau de description permet, pour toute phrase *S*, de pouvoir déterminer si sa 1-intension est vraie ou fausse dans le scénario ? Chalmers suppose l'existence d'un vocabulaire de base qui permet de décrire de manière complète les mondes possibles considérés comme actuels. Par ailleurs, afin de pouvoir évaluer si une phrase *S* est vraie dans un scénario, il faut que cette dernière soit traduisible dans ce vocabulaire de base. Cela suppose donc que tout ce qui est exprimé dans le langage ordinaire peut être exprimé dans un vocabulaire plus fondamental. Chalmers suggère que les scénarios épistémiquement possibles soient exprimés par des phrases PQTI. P correspond aux vérités microphysiques, Q aux vérités phénoménales, T à la clause « et c'est tout » qui spécifie que la description est complète et I à la localisation du sujet dans le monde. Chalmers présuppose que toutes les descriptions physiques du monde soient réductibles en termes d'énoncés à propos de la structure microphysique du monde. A cela doivent s'ajouter les propriétés phénoménales qui correspondent aux propriétés liées à la conscience. Même si Chalmers n'exclut pas la possibilité d'une réduction de la conscience au microphysique, celle-ci n'étant pas évidente, on peut tout aussi bien inclure les phénomènes liés à la conscience dans la base PQTI³³. A partir de cette base PQTI, un sujet rationnel est censé pouvoir déterminer l'extension de toutes les expressions, que ce soit leur référent ou leur valeur de vérité.

On peut résumer alors la thèse de Chalmers en trois points :

1. Il y a un niveau canonique de description qui permet d'avoir un accès épistémique transparent et *a priori* à l'espace objectif des possibles, à savoir des manières possibles d'être pour le monde, qui sont concevables purement *a priori*. Ce niveau de description canonique prend la forme de phrases PQTI.
2. La compétence conceptuelle implicite nous permet de déterminer, de manière conclusive, les conditions d'applicabilité d'un mot, relativement à un scénario considéré comme actuel.
3. L'espace des possibilités épistémiques est un guide pour l'espace des possibilités métaphysiques. En d'autres termes, il n'y a pas d'illusion modale. Ce que l'on conçoit comme étant possible *a priori*, l'est.

Une question se pose alors d'emblée : cette thèse ne suppose-t-elle pas une rationalité inhumaine ? Il semble peu raisonnable de considérer que nous puissions, grâce à des compétences purement rationnelles, déterminer l'extension de toute expression.

* Un sujet laplacien

Cette objection repose sur une mécompréhension du projet de Chalmers. En effet, celui-ci repose sur et suppose l'idée de scrutabilité *a priori* :

³² D. Chalmers, « Epistemic Two-Dimensional Semantics », *Philosophical Studies*, 118, pp. 153-226, 2004, p. 180.

³³ Sur ce point, voir D. Chalmers, *Constructing the World*, Oxford, Oxford University Press, 2012.

« *Scrutabilité a priori* : Il y a une classe dense de vérités telle que pour toute proposition *p*, un intellect laplacien serait en position de connaître *a priori* que, si les vérités dans cette classe sont réalisées, alors *p*³⁴. »

On ne peut pas objecter au projet de Chalmers que celui-ci se base sur une conception irréaliste de nos capacités intellectuelles, puisque la scrutabilité *a priori* est celle d'un esprit laplacien. Autrement dit, même si, de fait, nous ne sommes pas en capacité de déterminer, pour toute phrase *S*, sa valeur de vérité étant donné un scénario, cela ne signifie pas que sa 1-intension n'est pas déterminée. Elle l'est, et cela correspond à la valeur de vérité qu'un sujet laplacien déduirait étant donné un scénario *w* pris comme actuel.

Néanmoins, cet esprit laplacien est censé être une version idéale du nôtre au sens où nous ne serions que des modèles imparfaits de celui-ci. En d'autres termes, seules nos limitations intellectuelles nous empêcheraient de déterminer, pour tout scénario *w*, l'extension d'une phrase *S* dans celui-ci. Mais si nous avions les capacités intellectuelles nécessaires, nous pourrions, en droit, le faire.

Toutefois, pourrions-nous véritablement déterminer les 1-intensions grâce aux seules phrases PQTI censées fournir une description exhaustive du monde ?

IV - Point de vue extérieur et point de vue de participant

Peut-on, à partir d'une base composée de descriptions physiques, de descriptions phénoménales (c'est-à-dire d'états conscients), d'une clause d'exhaustivité et d'indexicaux, déterminer l'extension de toutes les expressions (réfèrent ou valeur de vérité) ? Même pour un esprit laplacien qui ne souffrirait pas des limitations de notre cognition, cette détermination est-elle possible ? Cela ne semble pas être le cas, car un tel esprit demeurerait extérieur aux pratiques, linguistiques et théoriques.

Afin de mettre cela en exergue, on peut partir d'un exemple décrit par Hare dans « *Philosophical Discoveries*³⁵ » et discuté par Ebbs dans *Rule-Following and Realism*³⁶ :

« Supposons que nous soyons à un dîner et que nous discutons de la façon dont s'exécute une certaine danse. Supposons que la danse en question soit une danse qui exige la participation d'un certain nombre de personnes - disons une des *Scottish Reels*. Et supposons que nous nous disputions à propos de ce qui doit se passer à un certain moment de la danse, et que pour régler ce désaccord, nous décidions de danser à la fin du dîner pour éclaircir cela. Nous devons imaginer qu'il y a un nombre suffisant de personnes qui savent, ou disent savoir comment danser cette danse - au sens où « savoir » ici signifie savoir faire quelque chose sans être capable de dire *comment* cela doit être fait³⁷. »

³⁴ D. Chalmers, *Op. Cit.*, Introduction, xvi.

³⁵ R.M. Hare, « *Philosophical Discoveries* », in D. Rorty (ed.), *The Linguistic Turn : Recent Essays in Philosophical Method*, Chicago, Chicago University Press, 1967, pp. 206-217.

³⁶ G. Ebbs, *Rule-Following and Realism*, §110, p. 247.

³⁷ R.M. Hare, *Philosophical Discoveries*, p. 209.

On suppose, par ailleurs, que les participants ont appris cette danse dans leur jeunesse sans avoir en mémoire les circonstances exactes. Elles se souviennent uniquement de la manière dont elle se danse. De plus, elles n'ont pas de livre à leur disposition qu'elles pourraient consulter et qui pourraient les renseigner sur la manière exacte de danser cette *Scottish Reel*. Ebbs s'intéresse plus particulièrement au cas suivant. Imaginons que les participants soient tout d'abord en désaccord et qu'une personne essaye de convaincre une autre de son erreur. Pour résoudre ce conflit, elle essaye de lui rappeler *ce qu'elle sait déjà*. Si elle la convainc, le conflit est résolu.

Plusieurs choses doivent être relevées. Tout d'abord, il s'agit d'une dispute qui se résout sans présupposer une description explicite de la manière correcte de danser. L'existence d'une telle danse se voit dans le fait que les participants sont capables de danser et de reconnaître, parfois après une discussion, qu'il s'agit bien d'une performance de *Eightsome Reel*. Toutefois, ce qui permet aux participants de reconnaître une telle performance, c'est le fait d'avoir appris préalablement à la danser. Même sans description explicite disponible - les participants ne sont pas capables de donner des instructions - le fait de partager cet apprentissage commun et d'avoir pratiqué cette danse antérieurement leur permet de distinguer une bonne exécution d'une mauvaise. A l'inverse, une personne extérieure, qui n'aurait eu aucune pratique des danses écossaises et aucune connaissance à leur propos ne pourrait pas reconnaître une performance correcte de *Eightsome Reel*. Elle pourrait constater certains mouvements, mais ne serait pas capable de déterminer ce qui correspond ou non à cette danse. Ce point de vue, Hare le nomme le point de vue de l'anthropologiste. C'est celui d'une personne extérieure aux pratiques qu'elle observe, mais qui essaye d'en donner une description.

« Si un groupe d'anthropologistes prend part au diner avant de commencer à étudier une danse particulière, ils ne pourraient pas avoir le genre de dispute que l'on a imaginée. Ils ne pourraient pas non plus l'avoir *après* avoir commencé à étudier la danse. Ce genre de dispute peut avoir lieu uniquement entre des gens qui, tout d'abord, savent comment danser la danse en question ou reconnaître une performance de cette dernière et, deuxièmement, qui ne sont pas capables de dire comment elle est dansée. Dans le cas des anthropologistes, la première condition n'est pas remplie³⁸. »

Cet exemple est repris par Ebbs comme illustration d'une thèse plus générale : il n'est pas possible de décrire certaines pratiques du point de vue extérieur car comprendre ce qui correspond à une bonne ou à une mauvaise exécution suppose de prendre part à la pratique elle-même. Si cela vaut pour les *Scottish Reels*, cela vaut aussi pour les pratiques linguistiques. Ebbs commente alors en ce sens l'expérience de pensée de Terre-Jumelle. Si « l'eau est H_2O » est nécessaire, cela ne doit pas se comprendre de manière naturaliste au sens où nous introduirions le terme « eau » en pointant du doigt vers un échantillon et ensuite, il reviendrait au monde de déterminer ce que l'on désigne par là. Dans cette perspective, l'enquête scientifique chercherait à déterminer la structure moléculaire des espèces - et s'il y en a une commune - pour lesquelles le nom a été introduit. Autrement dit, dans cette perspective, l'enquête ultérieure à l'introduction d'un nom nous permettrait de découvrir ce dont on parle.

Cette lecture oblitère un aspect crucial de notre pratique linguistique : parce que la composition moléculaire de l'eau a une importance *pour nous*, nous en venons à considérer comme essentiel le fait que l'eau soit composée d' H_2O . Pour cette raison, si nous rencontrions une substance composée d'XYZ, nous ne considérerions pas qu'il s'agit d'eau. A l'inverse,

³⁸ *Op. Cit.*, p. 210.

puisque le jade nous intéresse pour ses propriétés phénoménales, on a pu considérer que l'on avait deux types de jade. Si nos pratiques étaient telles que seules les propriétés phénoménales de l'eau nous importaient, alors nous aurions sûrement conclu, face à la présence d'une substance XYZ, à l'existence de deux espèces d'eau.

En ce sens, il est raisonnable de dire, comme le font Jackson ou Chalmers, qu'il faut bien une préconception de ce que l'on entend par « eau » pour conclure que la substance présente sur Terre-Jumelle n'est pas de l'eau. Pour autant, c'est une erreur de penser que cette intuition s'explique par un aspect *a priori* de la signification, qui déterminerait ensuite, dans tout monde actuel, ce qui est de l'eau. A ce titre, il faut noter une distorsion dans la lecture faite par Jackson et Chalmers de l'expérience de Terre-Jumelle.

Pour Putnam, il s'agit avant tout de montrer que, malgré des états mentaux identiques, Oscar et Oscar_{TJ} ne désignent pas la même chose par « eau ». Pour ce faire, Putnam cherche, en quelque sorte, à nous rappeler ce que l'on sait de notre usage du terme « eau ». Dans un premier temps, il imagine un voyage de Terre à Terre-Jumelle (et de Terre-Jumelle à la Terre) et nous demande si nous conclurions que nous avons affaire à de l'eau sur Terre-Jumelle. Son intention est alors de nous montrer que nous ne le ferions pas. Cette étape est préalable pour accepter la conclusion principale à savoir que, même avant la découverte de la structure moléculaire de l'eau, Oscar et Oscar_{TJ} ne signifiaient déjà pas la même chose par « eau ». Ici, il s'agit de nous faire prendre conscience de la division du travail linguistique en jeu dans nos pratiques. Parce que le terme « eau » fonctionne d'une manière telle que la composition chimique de la substance nous importe, alors même si nous l'ignorons pour le moment, celle-ci est déterminante dans la référence de notre expression.

La conclusion de Putnam est donc négative : Oscar et Oscar_{TJ} ne signifient pas la même chose par « eau ». Jamais Terre-Jumelle n'est considérée comme un monde possible pris comme actuel, et Putnam ne conclut pas que, si Terre-Jumelle était actuelle, alors l'eau serait XYZ. Cela n'est pas dû au fait que ce n'est pas ce qui intéresse Putnam mais au fait que, si on accepte la lecture de Ebbs, on ne peut rien dire de l'extension de « eau » si Terre-Jumelle était le monde actuel, parce qu'on ne prend pas part à cette pratique linguistique. Cette lecture peut sembler contre-intuitive au sens où Putnam parle du fait que Oscar_{TJ} utilise le mot « eau » pour désigner une substance composée d'XYZ. Mais il faut bien voir qu'ici, le mot « eau » utilisé par Oscar_{TJ} n'est, en quelque sorte, pas le même mot que notre mot « eau ». Nous sommes dans un rapport d'homonymie³⁹ où le hasard - ou plutôt la nécessité de l'exemple - a fait que ce mot désigne une substance semblable du point de vue phénoménal. Cela ne peut pas être le même mot puisque la signification d'un mot est déterminée au sein d'une pratique et d'une communauté linguistique. Oscar et Oscar_{TJ}, ne partageant pas la même pratique linguistique et ne faisant pas partie de la même communauté linguistique, n'utilisent donc pas le même mot « eau ». Pour cette raison, dans cette perspective, on ne peut pas conclure que, si Terre-Jumelle était actuelle, alors « eau » désignerait la substance composée de XYZ, parce qu'on ne peut justement rien conclure *a priori* à propos de l'extension d'un terme, indépendamment d'une pratique et d'une communauté linguistiques. Seul l'accès à la pratique linguistique et la participation à la communauté linguistique nous permet de conclure quoi que ce soit à propos de l'extension d'un terme⁴⁰.

³⁹ Du même ordre que celui présent entre le mot « avocat » qui désigne un fruit et le mot « avocat » qui désigne un juriste.

⁴⁰ Une lecture alternative consisterait à dire que les pratiques linguistiques sur Terre et sur Terre-Jumelle sont tellement similaires que nous parvenons à déduire des choses à leur propos.

Dès lors, les « intuitions » quant à l'extension du terme « eau » perçues par Jackson et Chalmers ne sont que le reflet de la signification du mot « eau » *pour nous*. Autrement dit, c'est une erreur de penser que cela nous donne accès à une dimension *a priori* de la signification qui nous permettrait de déterminer *a priori*, pour des mondes actuels, l'extension de nos expressions. L'esprit laplacien auquel fait référence Chalmers, dans cette perspective, serait comme l'anthropologue au diner, essayant de déterminer ce qui relève ou non d'une exécution correcte de *Eightsome Reel*. Il a accès à une description extérieure : il a en sa possession des descriptions physiques et des descriptions d'états de conscience, compris ici comme des états étroits perceptifs.

On peut adapter l'exemple de Hare pour l'esprit laplacien. Imaginons que ce dernier ait à déterminer ce qui relève d'une performance de *Eightsome Reel* à partir d'une base PQTI. Il sait alors quels sont les mouvements des corps. Il peut aussi avoir accès aux états de conscience des danseurs, mais puisqu'il s'agit ici seulement d'états représentatifs, les informations sont très limitées. Il peut savoir qu'un danseur perçoit le rouge de la robe de sa partenaire, qu'un autre a mal aux pieds, par exemple. Mais ces descriptions extérieures ne peuvent pas donner accès aux pratiques qui supposent, pour être comprises, d'y participer. De manière similaire, l'esprit laplacien ne peut pas déterminer ce qui compte ou non comme de l'eau dans un scénario. Les descriptions extérieures ne donnent pas accès aux intérêts et théories qui sont ceux des participants aux pratiques linguistiques.

Chalmers, en ce sens, a une mauvaise lecture de ce qui nous permet de comprendre l'expérience de pensée de Terre-Jumelle. La « préconception » nécessaire pour la comprendre ne suppose pas un accès *a priori* à la signification - à l'espace des possibles. Ce n'est, à proprement parler, pas une préconception puisqu'elle découle de nos intérêts, de nos théories et de nos pratiques. L'expérience de Terre-Jumelle ne présuppose pas l'existence d'un aspect de la signification accessible *a priori*. C'est, en réalité, parce que nous faisons partie de la même communauté linguistique que Putnam que nous comprenons son exemple. Il y a des stéréotypes associés aux termes qui constituent une sorte de théorie naïve que doit connaître tout locuteur compétent. Par exemple, le stéréotype associé à « eau » est probablement de la forme suivante : l'eau est un liquide lorsque la température est supérieure à 0, transparent, potable, etc.. Néanmoins « eau » est un désignateur rigide. C'est notre connaissance de ce stéréotype qui nous permet de comprendre l'exemple de Terre-Jumelle, mais celui-ci dépend intimement de nos pratiques linguistiques. Ce n'est pas un aspect de la signification accessible *a priori* à un esprit rationnel.

V- Que reste-t-il de l'analyse conceptuelle ?

Quelles conséquences cela peut-il avoir sur la possibilité d'une analyse conceptuelle ? Comme évoqué précédemment, on associe souvent analyse conceptuelle et vérité en vertu de la signification, au sens où on pourrait tirer *a priori*, à partir de la signification même, des vérités analytiques. Cela donnerait naissance à des vérités conceptuelles, accessibles par la simple connaissance conceptuelle comprise ici comme une connaissance de la signification, par opposition aux vérités empiriques connaissables en vertu de l'expérience. On comprend aisément pourquoi on a pu associer cette idée au descriptivisme, puisque cette conception sémantique soutient l'idée selon laquelle la signification des expressions est donnée par une description ou un ensemble de descriptions. Cela nous donne alors un ensemble de vérités *a priori*.

L'externalisme sémantique remet en question ce programme à deux égards. D'une manière négative, les analyses de Kripke dans *La Logique des noms propres* ont montré l'impossibilité

de déterminer une description ou un faisceau de descriptions associé à un nom⁴¹. D'une manière positive, les travaux de Putnam mettent en exergue le fait que, s'il y a bien des descriptions associées à certaines expressions, ces descriptions ne déterminent pas *a priori* la signification du terme, mais au contraire, sont associées de manière *a posteriori* à celui-ci, étant donnée la signification qui est la sienne. Pour autant, ces descriptions font partie de ce qu'il est nécessaire de connaître pour être considéré comme compétent avec une expression. Si l'on considère de nouveau l'exemple du nom « eau », il est nécessaire de savoir que l'eau est un liquide lorsque la température est supérieure à 0°C, sans cela on ne peut pas être considéré comme comprenant la signification du terme « eau ».

Ce constat ne peut-il pas permettre de penser la possibilité d'une analyse conceptuelle, à condition de clarifier le sens de celle-ci et de la délier de l'idée d'une enquête rationnelle et *a priori* ?

Pour ce faire, il est nécessaire de distinguer deux conceptions de l'analyse conceptuelle et de mettre en lumière celle sous-jacente au débat examiné ci-dessus entre externalisme et bi-dimensionnalisme, ou plus généralement entre externalisme et descriptivisme au sens où le bi-dimensionnalisme est une forme de descriptivisme sophistiqué. Dans le débat qui oppose Kripke et Putnam au descriptivisme, la cible est la suivante. Il s'agit de montrer qu'il n'y a pas de description ou d'ensemble de descriptions qui donne et détermine la signification d'un terme, et qui serait accessible *a priori* à tout locuteur compétent. Plus précisément, parce qu'il n'y a pas de telles descriptions qui déterminent la signification d'un terme, *a fortiori*, il n'y a pas de descriptions accessibles *a priori* à tout locuteur compétent. Si cela est compris comme un rejet de l'analyse conceptuelle, c'est parce qu'on conçoit cette dernière comme une entreprise rationnelle et *a priori* du sujet qui, réfléchissant sur la signification de ses expressions, aurait accès à des descriptions associées à ces dernières qui en déterminent la signification. Par exemple, en réfléchissant sur la signification de l'expression « chat », nous aurions accès, *a priori*, à un certain nombre de descriptions qui détermineraient sa signification : « être un animal », « être un félin », etc. Cette compréhension de l'analyse conceptuelle est également en jeu dans les analyses bi-dimensionnaliste. En effet, il s'agit de montrer qu'il y a bien un aspect de la signification accessible *a priori*, même si cette accessibilité ne pourrait être effective que pour un esprit laplacien idéal. Autrement dit, cette conception de l'analyse conceptuelle suppose un domaine *a priori* de la signification, qui existerait en soi, indépendamment du monde et des pratiques, et qui serait accessible par la simple raison⁴². En ce sens, les analyses externalistes, qu'elles insistent sur la nécessité de prendre en compte l'environnement « naturel » ou social mettent à mal la possibilité d'une analyse *a priori* de la signification et par là même d'une analyse conceptuelle *a priori*. Cependant, une analyse conceptuelle est-elle toujours *a priori* ? Ne peut-on pas concevoir une analyse conceptuelle qui soit une analyse des significations actuelles et qui soit éclaircissement de notre conceptualité, sans considérer que celle-ci relève d'un domaine pur et *a priori* ?

Il est en effet nécessaire de distinguer la critique faite par l'externalisme du descriptivisme, et notamment la mise en exergue de la nécessaire prise en compte des pratiques linguistiques et de l'environnement au sens large, d'une compréhension qui se focaliserait uniquement sur des aspects sémantiques, à savoir le rejet du descriptivisme en faveur de la théorie de la référence

⁴¹ S. Kripke, *La logique des noms propre*, Première conférence.

⁴² On notera au passage que cela ne correspond pas à l'analyse proposée par Jackson, qui s'inscrit dans une forme d'empirisme et non de rationalisme. Toutefois, comme nous l'avons vu, l'ambiguïté du statut des propriétés représentationnelles tend à se résoudre si nous adoptons une position rationaliste à la Chalmers.

directe. En effet, à trop se focaliser sur l'idée de référence directe, on tend à oublier le fait qu'il peut y avoir des descriptions ou des croyances associées aux expressions et qui déterminent ici, non pas la signification du terme, mais le fait de posséder celle-ci. En d'autres termes, la mise au jour d'un mécanisme de référence ne dit rien des conditions de possession et de maîtrise d'une expression. On peut, en cela, réutiliser l'exemple de Feynman discuté par Kripke :

« Un bébé naît : ses parents lui donnent un nom. [...] A travers les conversations de toutes sortes, le nom est transmis par une chaîne de maillon en maillon. Un locuteur qui est situé tout à fait à l'extrémité de la chaîne et qui a entendu parler, au marché ou ailleurs, de (par exemple) Richard Feynman, peut faire référence à Richard Feynman, même s'il ne peut pas se rappeler qui a été le premier à lui en parler ou même qui lui en a jamais parlé. *Il sait que Feynman est un physicien célèbre*⁴³. Il est relié à une chaîne de communication à une extrémité de laquelle se trouve l'homme auquel il fait référence. Il est ainsi en mesure de faire référence à Feynman, quand bien même il est incapable de l'identifier dans ce qu'il a d'unique⁴⁴. »

Cet exemple illustre la théorie de la référence directe développée par Kripke : même sans posséder une description définie individuante, il est possible de référer à Feynman du fait de notre connexion, par une chaîne causale, à l'événement d'introduction du nom « Richard Feynman ». La signification d'un nom propre n'est donc pas donnée par une description définie et un nom propre n'est pas synonyme d'une description définie. Mais se pose la question suivante : n'y a-t-il pas des conditions pour qu'un locuteur puisse faire référence à Richard Feynman ? Suffit-il qu'il ait entendu le nom de la part d'un individu lui-même connecté à un autre individu, etc., lui-même connecté à l'événement d'introduction ? Ce locuteur pourrait-il faire référence à Richard Feynman s'il pense que ce nom fait référence à un célèbre joueur de cornemuse ? Cela semble difficilement soutenable, ce pourquoi le fait de savoir que Feynman est un physicien célèbre et non l'étoile montante de la scène traditionnelle irlandaise est nécessaire pour faire référence à Richard Feynman. C'est également en ce sens que Putnam introduit la notion de stéréotype pour penser les conditions nécessaires pour qu'un locuteur soit considéré comme compétent⁴⁵.

Est-ce à dire que l'analyse conceptuelle doit se penser comme une analyse des stéréotypes ? En tant que tel, l'analyse conceptuelle semblerait limitée. On peut ainsi examiner le stéréotype de l'expression « citron » tel qu'il est exposé par Putnam⁴⁶ :

<i>Citron</i> : terme d'espèce naturelle	Caractéristiques associées : peau jaune, goût acide, etc.
--	---

Putnam décrit le stéréotype comme une forme de théorie simplifiée qui serait et devrait être transmise afin que l'expression elle-même puisse être transmise. Or, puisqu'il s'agit d'une

⁴³ Nous soulignons.

⁴⁴ Kripke, *La logique des noms propres*, p. 79.

⁴⁵ Ces conditions nécessaires dépendent, nous l'avons vu, des communautés linguistiques et des expressions en question, ce pourquoi on ne peut pas donner une théorie générale du stéréotype qui spécifierait, pour toute expression, les conditions nécessaires pour être un locuteur compétent.

⁴⁶ H. Putnam, « Is Semantic Possible », in Putnam, *Philosophical Papers : Volume 2, Mind, Language and Reality*, p. 144.

théorie (simplifiée), celle-ci peut s'avérer fausse et devoir être modifiée. En ce sens, il imagine une situation qui amènerait à réviser le stéréotype associé au mot « citron » : tous les citrons deviennent bleus. Mais on peut imaginer une situation plus intéressante. Nous découvrons qu'une illusion d'optique généralisée nous amène à percevoir les citrons comme étant jaunes alors qu'ils sont en réalité bleus. On peut alors imaginer que cette découverte *théorique* nous amène à modifier le stéréotype. Quelle place peut prendre l'analyse conceptuelle dans ce modèle ?

Tout d'abord, si nos stéréotypes évoluent, on peut supposer l'existence de certains désaccords dus à la possession de stéréotypes divergents. Même si le stéréotype est présenté comme ce qui doit être possédé pour être un locuteur compétent dans cette communauté linguistique, il est possible de considérer des périodes de transition - lorsque les stéréotypes évoluent - durant lesquelles des désaccords peuvent survenir, puisque des locuteurs n'associent pas nécessairement la même chose avec une expression. L'analyse conceptuelle est-elle nécessaire durant ces périodes de crise pour déterminer ces divergences de signification ?

Toutefois, une question doit être soulevée : s'agit-il d'une divergence de signification ou d'une divergence théorique puisque les stéréotypes sont des théories simplifiées ? En ce sens, montrer les divergences de stéréotypes, voire l'inadéquation du stéréotype étant donnée la nature du référent, cela relève-t-il toujours de l'analyse conceptuelle ou de l'analyse théorique ? A cela, l'externalisme répondrait que la question ne se pose pas en ces termes, parce que l'on doit rejeter la distinction stricte entre ce qui relève de la théorie et ce qui relève de la signification. Toutefois, nous le verrons, certaines difficultés semblent être résolues si on accepte de poser cette distinction, sans toutefois faire du domaine de la signification une sorte de monde platonicien et si on pense la signification comme interne à des théories ou des pratiques. Dire que les significations des termes sont influencées par les découvertes théoriques, cela ne signifie pas que l'on ne puisse pas, au sein d'une théorie, faire la différence entre ce qui relève de la signification et ce qui relève de la théorie. C'est seulement lorsqu'on considère que l'on doit prendre seulement des communautés linguistiques extrêmement larges - ce qui amène à considérer que l'usage vernaculaire d'un terme est le même que son usage dans une théorie scientifique par exemple - que l'on ne peut pas le penser. Et comme nous allons le voir, nous avons des raisons de mettre en doute cette thèse.

On peut soulever une sorte d'ambiguïté propre à certaines analyses externalistes sur la nature des stéréotypes ou, pourrait-on dire, du contenu conceptuel associé aux expressions. En ce sens, les analyses de Sally Haslanger constituent un excellent exemple. Elle distingue, en effet, entre concept « manifeste » et concept « opérant » :

« Grossièrement, le concept manifeste est celui qui est davantage explicite, public et « intuitif » ; le concept opérant est celui qui est plus implicite, caché, et pourtant pratiqué⁴⁷. »

Son intuition est la suivante : il y a parfois un certain écart entre ce que nous comprenons d'un concept et le contenu réel d'un concept⁴⁸. Typiquement, certains concepts relèvent de catégories sociales, mais leur contenu manifeste les fait apparaître comme des catégories naturelles. Elle prend en cela l'exemple des catégories d'homme, de femme ou de race. Une

⁴⁷ S. Haslanger, « What Are We Talking About ? The Semantics and Politics of Social Kinds » in S. Haslanger, *Resisting Reality*, pp. 365-380, p. 370.

⁴⁸ Ici, nous passons à la notion de concept, puisque c'est celle employée par Haslanger, mais cela n'est pas sans lien avec les considérations sur la signification au sens où par « concept », on retrouve l'idée du contenu conceptuel associé à une expression.

part du travail de l'analyse conceptuelle consiste ici à révéler les concepts opérants qui se dissimulent derrière les concepts manifestes⁴⁹. S'il est possible d'être un locuteur compétent et d'ignorer le concept opérant, cela est dû à la division du travail linguistique qui permet d'utiliser certaines expressions, sans nécessairement connaître le concept opérant ou être un « expert ». Cette distinction est alors censée expliquer comment il est possible d'avoir considéré les concepts de genre ou de race comme des concepts naturels (qui renvoient à des propriétés intrinsèques des individus) alors que ce sont des concepts sociaux renvoyant à une position sociale. Toutefois, on fait face à une conséquence étrange.

L'externalisme nous demande de considérer que le mot « Femme » a la même signification qu'il soit employé, par exemple, dans les discours des théoriciens du XVI^e siècle qui essayent de penser le « tempérament » féminin⁵⁰ que lorsque Simone de Beauvoir écrit qu'on ne naît pas femme mais qu'on le devient⁵¹. Autrement dit, le terme « Femme » sous la plume des théoriciens du XVI^e renverrait à un concept opérant qui serait une catégorie sociale. L'erreur aurait été d'y voir un concept de catégorie naturelle. Autrement dit, l'erreur serait « théorique » : parce qu'on n'aurait pas bien saisi le statut du concept de Femme, on se serait trompé et aurait considéré avoir affaire à une catégorie naturelle. Autrement dit, ces théoriciens pourraient découvrir leur erreur. Toutefois, cela semble une lecture étrange, car la théorie des tempérament est une théorie médicale, qui fait donc appel à des concepts naturels. N'est-ce pas plus juste de considérer que l'on a bel et bien affaire à un concept de catégorie naturelle, seulement, celui-ci est vide, n'est pas instancié ? Cela permettrait de faire droit à une autre intuition, à savoir que ces théoriciens et Beauvoir ne parlent pas de la même chose, parce qu'ils ne se situent pas au sein de la même théorie. Cela n'implique pas pour autant une forme d'irénisme. On peut tout à fait considérer que la théorie du tempérament est mauvaise et introduit une catégorie qui n'est jamais instanciée (la Femme comme catégorie naturelle telle que ces théoriciens la définissent).

Cela permet d'introduire une autre difficulté qui est celle de l'externalisme « à la Putnam » : celui-ci suppose de penser des continuités théoriques difficilement tenables et donc que l'on a affaire au même terme, à la fois dans son usage vernaculaire et dans son usage théorique, mais aussi au travers des différentes théories. En d'autres termes, cela interdit de penser que l'on a, en réalité, affaire à différentes communautés linguistiques, qui s'identifient, notamment, du

⁴⁹ A titre d'exemple pour illustrer la distinction, Haslanger analyse le concept opérant de « retard » dans l'école de son fils. Le règlement indique que toute personne arrivant après la sonnerie de la première période à 8h25 est considérée comme étant en retard. Toutefois, le mercredi, l'appel n'est fait qu'après la deuxième période et par conséquent, seules les personnes arrivant après 9h sont considérées comme en retard. On a donc deux concepts à l'œuvre : le concept manifeste (être en retard, c'est arriver après 8h25) et le concept opérant (être en retard, c'est arriver après 8h25 les lundis, mardis, jeudis et vendredis ou arriver après 9h le mercredi).

⁵⁰ Dans l'introduction de *La Matrice de la race*, Elsa Dorlin explicite ainsi la notion de tempérament : « Le tempérament est un concept central de la médecine et de la philosophie depuis l'Antiquité, qui désigne la confrontation interne du corps. Le corps est composé de plusieurs humeurs qui ont chacune des qualités différentes (froide, chaude, humide et sèche) et qui sont de perfection variable. La santé idéale consiste dans l'équilibre et dans le parfait mélange de toutes ces humeurs » (E. Dorlin, *La Matrice de la race*, Paris, La découverte, 2009, p. 22.)

Elle cite alors, comme illustration d'une thèse qui se développe à la fin du XVI^e siècle, à savoir l'idée selon laquelle le tempérament féminin est froid et humide et explique la mauvaise condition des femmes, Jean Varandée :

« Nous avons montré (dans la physiologie) que les Femmes ont un tempérament particulier pour les distinguer des Hommes, comme aussi des parties qui sont dédiées à la génération. Ce tempérament les rend susceptibles de certaines maladies, ayant des causes en elles-mêmes qui corrompent cette naturelle constitution. » (J. Varandée, *Traité des maladies des femmes*, 1619, traduit par J.B., chez Robert de Ninville, Paris, 1666, p. 1-2.)

⁵¹ S. De Beauvoir, *Le deuxième sexe* II, Paris, Folio, 2001, p. 13.

fait d'usages linguistiques ou théoriques communs. Or, si l'on reconsidère l'exemple précédent, on devrait considérer que les théoriciens du tempérament ignorent, en un sens, la signification des termes qu'ils emploient dans leur théorie, puisqu'ils ne comprennent pas leur dimension sociale. S'il est raisonnable, en effet, de considérer qu'il est possible d'ignorer certains aspects de la signification de ces termes, cela nous amène, dans le cas de théories scientifiques désuètes, à considérer, parfois, que les scientifiques ne savaient pas ce dont ils parlaient. A l'inverse, si l'on considère que l'on n'a pas affaire à la même expression, on peut considérer que les théoriciens du XVI^e comprenaient ce qu'ils signifiaient par « Femme », seulement, cela ne renvoyait à rien.

Un autre sens d'analyse conceptuelle peut alors surgir, assez proche de la notion carnapienne d'explication⁵² : une mise au jour des différents concepts à l'oeuvre dans différentes théories, ainsi qu'une reconstruction formelle permettant de clarifier les notions parfois confuses. Cette formalisation permet alors de mettre en exergue des divergences relatives à la signification. Ce qui apparaissait relever d'un désaccord théorique relève d'un désaccord sémantique.

Une objection peut alors surgir : n'est-on pas condamné à une forme d'irénisme et à une impossibilité de penser un désaccord théorique véritable, tout devenant « querelles de mots » ? Si nous n'avons pas affaire à la même expression, alors tout désaccord devient sémantique, nous n'avons plus de désaccord théorique. C'est ne pas bien comprendre la notion d'analyse conceptuelle ici en jeu. Il s'agit de mettre au jour, parmi les théories différentes, des désaccords « conceptuels » au sens où nous n'avons pas affaire à la même expression. Dit de manière informelle, nous ne signifions pas la même chose. Cela ne remet pas en cause l'intuition fondamentale de l'externaliste qui revient à insister sur la prise en compte de l'environnement naturel et social, puisqu'il s'agit d'une analyse conceptuelle des théories effectives. Quant à la théorie de la référence directe, cette analyse conceptuelle reste neutre à son propos puisqu'il ne s'agit pas de fournir une théorie fondationnaliste de la signification, mais d'élucider la signification de certains termes, comprises ici, en un sens, comme la conceptualité associée à certains termes.

Cela permet alors de répondre à une des difficultés soulevées relativement à la notion de stéréotype comprises comme une théorie simplifiée : la modification du stéréotype est-elle une modification théorique ou de signification ? Réintroduire la légitimité d'une analyse conceptuelle *a posteriori*, qui met au jour la « conceptualité » associée à nos termes, c'est réaffirmer la possibilité de distinguer entre ce qui relève de la signification et ce qui relève de la théorie. Encore une fois, l'externalisme a raison de mettre en avant le fait que la signification⁵³ des termes évolue et se modifie au gré des découvertes théoriques. Pour autant, cela ne signifie pas qu'il n'est pas possible de distinguer, au sein de différentes théories, ce qui relève de la signification et ce qui relève du théorique. Cela ne suppose pas de postuler un domaine *a priori* de la signification. Par exemple, cela peut être des découvertes biologiques et sociologiques qui nous amènent à considérer que le terme « Femme » ne peut pas signifier une catégorie naturelle mais une catégorie sociale⁵⁴.

⁵² Pour une explication de la notion d'explication de la part de Carnap, voir R. Carnap, *Logical Foundations of Probability*, Chicago, University of Chicago Press, 1950, Introduction.

⁵³ Dans sa dimension qui est censée être capturée par la notion de stéréotype.

⁵⁴ Poincaré, dans *La Valeur de la science*, a des analyses éclairantes sur les notions de principes et de lois et notamment cherche à montrer comment une loi peut devenir principe. On retrouve ici un mécanisme similaire : le principe provient bien des théories scientifiques, mais son statut est tel, qu'une fois érigé en principe, il échappe à la réfutation empirique et relève du cadre de la théorie. (Poincaré, *La Valeur de la science*, Paris, Flammarion, 1970 (1905), pp. 225 et suivantes.)

VI- Conclusion

Le but de cet article était de réexaminer la critique externaliste de l'analyse conceptuelle au sens où cette dernière est comprise par une position descriptiviste. Si une théorie sémantique telle que l'externalisme a pu avoir des retentissements sur la question de l'analyse conceptuelle, c'est au sens où la notion de concept a pu être liée à la notion de contenu, de sens ou encore d'intension. Autrement dit, on considère que la dimension de la signification qui n'a pas à voir avec l'extension relève, quelque part, de la conceptualité ou capture quelque chose de l'ordre de la conceptualité. Putnam, en montrant la possibilité pour des locuteurs d'avoir les mêmes contenus étroits de pensée et pourtant de signifier des choses différentes - au sens où l'extension de l'expression peut être différente - rejette l'idée selon laquelle c'est l'intension qui détermine l'extension. Autrement dit, il rejette l'idée d'un contenu de signification *a priori* qui déterminerait l'extension relativement à ce qui tomberait sous la description (ou l'ensemble de descriptions) associée à ce contenu. À l'inverse, s'il y a bien quelque chose qui relève de l'intension, cela ne peut être déterminé que par l'extension au sens où elle-même est déterminée par l'environnement naturel et social.

Le bi-dimensionnalisme se présente comme une réponse à l'externalisme. Il s'agit de montrer l'existence d'un aspect *a priori* de la signification. Cependant, comme nous l'avons vu, cela semble relever d'une confusion, cet aspect en apparence *a priori* reflétant le contenu conceptuel associé aux expressions du fait des pratiques linguistiques et théoriques auxquelles elles appartiennent. C'est, en un sens, une *a priorisation* de ce qui pourtant ne peut se comprendre que relativement à nos pratiques linguistiques et théoriques.

Toutefois, ces analyses permettent de mettre en exergue un aspect important. Il y a quelque chose que l'on tend à considérer comme relevant de la signification et qui n'a pas seulement à voir avec l'extension. Même si son origine n'est pas *a priori* et indépendante des pratiques linguistiques ou théoriques, cela peut être l'objet d'une investigation relevant de l'analyse conceptuelle, à condition de redéfinir ce que l'on entend par là. L'analyse conceptuelle devient, dans cette perspective, non pas une investigation rationnelle *a priori* mais un examen, dans des théories particulières, de ce qui relève de la signification propre à la théorie. Si cet examen apparaît comme pertinent, c'est parce qu'il n'est pas si évident de considérer une unicité de la communauté linguistique comme le fait Putnam ou du moins de supposer que l'on a nécessairement affaire aux mêmes termes, que ce soit dans leur usage vernaculaire ou théoriques ou entre des théories rivales. Il est concevable, en ce sens, de procéder à une analyse conceptuelle afin de mettre en lumière, dans une théorie particulière, ce qui relève de la signification, même si cela a été influencé par des découvertes théoriques. Si l'analyse conceptuelle est concevable, c'est donc en tant que travail de mise à jour de ces différences conceptuelles. Il s'agit donc d'une analyse conceptuelle *a posteriori*.

Bibliographie

Carnap R., Logical Foundations of Probability, Chicago, University of Chicago Press, 1950.

Chalmers D., « Epistemic Two-Dimensional Semantics » , Philosophical Studies, 118, pp. 153-226, 2004.

Chalmers D., « The Foundations of Two-Dimensional Semantics » , dans Garcia-Carpintero, M. et Macia, J. (eds.), Two-Dimensional Semantics : Foundations and Applications, Oxford, Oxford University Press, 2006.

- Chalmers D., *Constructing the World*, Oxford, Oxford University Press, 2012.
- De Beauvoir S., *Le deuxième sexe II*, Paris, Folio, 2001, p. 13.
- Dorlin E., *La Matrice de la race*, Paris, La découverte, 2009.
- Ebbs G., *Rule-Following and Realism*, Harvard, Harvard University Press, 1997, pp. 209-210.
- Hare R.M., « Philosophical Discoveries », in Rorty D. (ed.), *The Linguistic Turn : Recent Essays in Philosophical Method*, Chicago, Chicago University Press, 1967, pp. 206-217.
- Haslanger S., « What Are We Talking About ? The Semantics and Politics of Social Kinds » in Haslanger S., *Resisting Reality*, pp. 365-380.
- Jackson F., *From Metaphysics to Ethics : A Defence of Conceptual Analysis*, Oxford, Oxford University Press, 1998.
- Jackson F., « Why We Need A-intentions », *Philosophical Studies*, 118 (1-2), 2004, pp. 257-277.
- Kripke S., *La logique des noms propres*, Paris, Les éditions de minuit, 1982.
- Lewis D., *De la pluralité des mondes*, Paris, Editions de l'Eclat, 2007.
- Poincaré H., *La Valeur de la science*, Paris, Flammarion, 1970 (1905).
- Putnam H., « Language and Reality » in Putnam H., *Philosophical Papers II : Mind, Language and Reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 1975, p. 277.
- Putnam H., « The Meaning of "Meaning" », *Minnesota Studies in the Philosophy of Science*, 7, pp. 131-193, 1975 ; repris dans Putnam H., *Philosophical Papers II, Mind, Language and Reality*, pp. 215 - 277.
- Putnam H., « Is Semantic Possible », in Putnam H., *Philosophical Papers : Volume 2, Mind, Language and Reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979.
- Russell G., *Truth in Virtue of Meaning*, Oxford, Oxford University Press, 2008.
- Schroeter L., « Two-Dimensional Semantics » , *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (Spring 2021 Edition), Zalta E.N. (ed.), URL = <https://plato.stanford.edu/archives/spr2021/entries/two-dimensional-semantics/>.